

La deuxième intervention militaire vietnamienne au Cambodge (1673-1679)

In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 77, 1988. pp. 229-262.

Citer ce document / Cite this document :

Phoeun Mak, Dharma Po. La deuxième intervention militaire vietnamienne au Cambodge (1673-1679). In: Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient. Tome 77, 1988. pp. 229-262.

doi : 10.3406/befeo.1988.1745

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/befeo_0336-1519_1988_num_77_1_1745

LA DEUXIÈME INTERVENTION MILITAIRE VIETNAMIENNE AU CAMBODGE (1673-1679)

PAR

MAK PHOEN et PO DHARMA

La deuxième intervention militaire vietnamienne au Cambodge eut lieu environ une quinzaine d'années après la première (1658-1659)¹. Les troupes des Nguyễn franchirent à nouveau la frontière khmère pour soutenir un groupe de princes cambodgiens contre un autre. Comme conséquence inéluctable de cette intervention militaire, l'expansion vietnamienne au Cambodge se consolida puisqu'en fait, cette seconde intervention militaire vietnamienne ne fit que jeter les bases de l'occupation officielle et définitive par les sujets des Nguyễn de la région de Barea/Daung Nay/Prei Nokor (en viet. Bà-rija/ Đông-nai/Sài-côn) en ouvrant à ces derniers les portes de la frontière khmère qui leur étaient jusque-là fermées.

Comme pour la première intervention militaire vietnamienne au Cambodge, les sources vietnamiennes et cambodgiennes ne sont d'accord ni sur le déroulement de cette deuxième intervention militaire, ni sur ses principales causes et conséquences. Ainsi, alors que les premières font état d'une marche triomphale des armées des Nguyễn aboutissant à l'installation au Cambodge, l'année même de leur intervention, de deux rois khmers² qui tous les deux devaient payer tribut à la cour de Phú-xuân (Huế), les secondes font plutôt état des échecs vietnamiens qui aboutirent — après quelque six ans de guerre entrecoupés par un ou des retraits partiels des troupes envoyées par la cour de Phú-xuân, puis par le retour de nouvelles troupes vietnamiennes — à la fuite du protégé des Nguyễn en pays viêt. Nous tenterons d'éclairer cette nouvelle phase des relations khméro-vietnamiennes en utilisant les chroniques royales khmères, les annales vietnamiennes et les récits occidentaux contemporains laissés par des missionnaires et par d'autres voyageurs.

(1) Cf. MAK PHOEN & PO DHARMA, «La première intervention militaire vietnamienne au Cambodge (1658-1659)», *BEFEO*, 1984, t. LXXIII, p. 285-318.

(2) Il s'agissait en fait d'abord d'un roi en titre et en fonction résidant dans la capitale Oudong, et ensuite d'un autre prince ayant la qualité d'*ubhayorāj*, second personnage du royaume, qui résidait à Prei Nokor (Saigon).

I. LA SITUATION POLITIQUE AU CAMBODGE
APRÈS LA PREMIÈRE INTERVENTION VIETNAMIENNE

Le roi Paramarājā VIII (Aṅg Sūr).

L'élimination de la scène politique khmère du roi Rāmādhipatī 1^{er} (Cau Bañā Cand) lors de la première intervention militaire vietnamienne permit l'accession à la magistrature suprême en 1659 du prince Padumarājā (Aṅg Sūr) — Nacpra Boemton selon les Hollandais, Nac-Protien selon Nicolas Gervaise³ — qui prit au moment de son ondoisement (1661/2 A.D.) le titre de Paramarājā VIII. Bien qu'il ait tenu tête à la cour de Phú-xuân et ait chassé les troupes d'intervention vietnamiennes du Cambodge, ce monarque dut quand même, au début de son arrivée au pouvoir, accepter d'être tributaire de la cour de Phú-xuân et cela, aux dires du Père Chevreuil, jusqu'en 1667 date à laquelle, profitant d'une bataille mettant aux prises Vietnamiens et Chinois vivant au Cambodge, il se déclara indépendant, refusa de payer tout tribut à la cour des Nguyễn et rompit désormais toutes relations, commerciales et autres, avec elle⁴.

Le roi Paramarājā VIII (Aṅg Sūr) éleva à la dignité de reine sa propre demi-sœur, la princesse Aṅg Lī Ksatri. Il eut de la reine et de ses autres épouses un certain nombre d'enfants dont trois nous intéressent ici : deux fils de mères différentes, l'aîné Kaev Ĥvā (Aṅg Jī), né en 1654/5, avant la première attaque vietnamienne, le cadet Jayajetṭhā (Aṅg Sūr), né en 1661/2, et une fille, Aṅg Sṛī Dhitā, qui était de même mère que le prince Kaev Ĥvā (Aṅg Jī).

Selon les Hollandais, le nouveau monarque Paramarājā VIII «leur fit une heureuse impression», paraissant surtout plus affable que son prédécesseur Rāmādhipatī 1^{er} (Cau Bañā Cand)⁵ et surtout plus tolérant en raison de son attachement à la religion bouddhique⁶. Cependant — trait caractéristique qui pourrait expliquer les événements ultérieurs — au cours des négociations qui eurent lieu en 1665 en vue d'établir un nouveau traité de commerce entre le Cambodge et la Compagnie des Indes Néerlandaises, les représentants de cette dernière demandèrent au roi d'indemniser la Compagnie pour les dommages à elle causés lors des événements de 1658-1659 — mise à sac de la loge néerlandaise lors du terrible pillage d'Oudong effectué par les troupes d'intervention vietnamiennes⁷ — ce monarque refusa d'accéder à cette demande arguant de ce que les violences et dommages en question n'avaient été causés ni par lui-même ni par les troupes cambodgiennes, mais étaient au contraire «le fait des Annamites»⁸.

(3) En vietnamien : Nặc Sô selon le *Gia Định Thành Thông Chí (GD TTC)*, tập trung, p. 7 ou Tham Địch Thác Phũ Tân Lạch Già Xô selon le *Đại Nam Chính Biên Liệt Truyện (ĐNCBLT)*, p. 397, cette dernière donnée étant sans doute la transcription mot pour mot du titre cambodgien : Samtec Braḥ(?) Padumarājā [Aṅg] Sūr.

(4) Cf. MAK PHOEN & PO DHARMA, *op. cit.*, p. 311-312.

(5) W. J. M. BUCH, «La Compagnie des Indes Néerlandaises et l'Indochine», *BEFEO*, 1937, t. XXXVII, fasc. 1, p. 231.

(6) A. CABATON, «Les Hollandais au Cambodge au XVII^e siècle», *RHCF*, 2^e trim. 1914, n^o 6, p. 192.

(7) Cf. MAK PHOEN & PO DHARMA, *op. cit.*, p. 311-312.

(8) W. J. M. BUCH, *op. cit.*, p. 231.

Toujours au cours de ces négociations, se révéla dans le comportement de ce monarque un autre trait qui eut aussi des répercussions ultérieures : son penchant plus ou moins affiché pour les Chinois établis au Cambodge ou venus y faire du commerce. En effet, bien que les Hollandais aient obtenu du roi khmer le monopole de l'exportation au Japon pendant une durée de 20 ans, les autres nations furent aussi admises, au même titre que les Hollandais, à venir au Cambodge pour y faire commerce. Et le roi Paramarājā VIII interdit aux Hollandais, même si la Compagnie des Indes Néerlandaises (Batavia) était en guerre avec la Chine, de se livrer à des actes d'hostilités contre les navires chinois naviguant dans les parages des côtes cambodgiennes, de même qu'il se refusa à restreindre son commerce avec les Chinois, car ceux-ci, établis nombreux et depuis longtemps en pays khmer, étaient « fort bien vus de lui »⁹ et que d'autre part les commissaires cambodgiens étaient tous Chinois ou d'origine chinoise¹⁰.

L'ubhayorāj Rāmādhīpatī (Udāy Surivañs Aṅg Tan').

Frère cadet (de même mère) du roi Paramarājā VIII, le prince Udāy Surivañs (Aṅg Tan') — Nac Preaute pour les Hollandais, Nac-Cotrei pour Nicolas Gervaise, Ou-Day pour les missionnaires français, Ân Tân ou Nặc Tân pour les Vietnamiens — prit le parti de son aîné dans sa lutte contre le roi Rāmādhīpatī 1^{er} en 1658 et participa à ses côtés en 1659, selon les chroniques royales khmères, à la guerre qui chassa les troupes d'intervention vietnamiennes du territoire khmer. Il fut élevé en 1664/5 A.D. à la dignité d'*ubhayorāj* et reçut alors le titre de Rāmādhīpatī¹¹, ce qui fit de lui le deuxième personnage du royaume. Les Hollandais le désignent sous le titre de « prince héritier »¹² — ce qui n'était pas exact puisque la dignité d'*ubhayorāj* semble plutôt placer son titulaire au-delà du trône, et donc l'en écarter. Sans donner plus de précision, le Père Chevreuil le désigne sous le simple titre de « Prince », ce qui en somme paraissait plus exact¹³.

Selon les chroniques royales khmères, la principale épouse de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī portait le titre de Dāv Ksatrī, et si l'on en croit les missionnaires français, cette épouse était la propre fille de l'ancien roi Rāmādhīpatī 1^{er} (Cau Bañā Cand)¹⁴. Ils n'avaient pas d'enfant, mais l'*ubhayorāj* en adopta un, le prince Aṅg Nan' — Nac-Non selon les textes occidentaux, Nặc Nộn selon les textes vietnamiens — qui était fils de l'ancien prince Kaev H̄vā (Aṅg Im) disparu noyé lors de l'attaque vietnamienne de 1658, et donc le propre neveu de l'*ubhayorāj* ainsi que

(9) A. CABATON, *op. cit.*, p. 192.

(10) WINKEL, « Les relations de la Hollande avec le Cambodge et la Cochinchine au XVII^e siècle », *ER*, 1882, n° 12, p. 507.

(11) Selon les Vietnamiens, le titre de ce prince était : Tham Địch Thác Liêm Ma Tiệp Ba Đê Đô Lạch (*DNCLB*, p. 397), très vraisemblablement, transcription mot pour mot du titre cambodgien : Samtec Braḥ Rāmādhīpatī [Ubha]yorāj. Le *GDTTC* (tập trung, p. 7) précise que sous le règne de Nặc Sô (Paramarājā VIII), la fonction de deuxième roi (*nhị vương*) fut confiée au frère de ce monarque, nommé Nặc Tân.

(12) W. J. M. BUCH, *op. cit.*, p. 232.

(13) *Relation des missions des Evesques françois aux royaumes de Siam, de la Cochinchine, de Camboye, & du Tonkin &c. Divisé en quatre parties*, Paris, 1674, p. 158 (désormais *Relation des missions*).

Le Père Chevreuil fait état, dans son récit touchant les principaux personnages du Cambodge, d'une part du « Prince », qui était manifestement l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, et d'autre part du « Roy », qui était sans nul doute le monarque en titre et en fonction, le roi Paramarājā VIII.

(14) Cf. MAK PHOEN & PO DHARMA, *op. cit.*, p. 316, n. 2.

du roi. La *Relation des missions et des voyages ...*¹⁵ n'a certainement pas raison quand elle dit que ce fils adoptif de l'*ubhayorāj* (le prince Nac-Nom, mais plus loin Nac-Non) était un Cochinchinois sans naissance, mais cette affirmation semble néanmoins traduire un fait révélateur, en l'occurrence l'existence des liaisons plus ou moins étroites qu'entretenaient les sujets des Nguyễn avec l'*ubhayorāj* et son entourage.

Une rivalité existait-elle entre le roi Paramarājā VIII et son jeune frère l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī? Étant donné le silence des chroniques royales, il est assez difficile de se prononcer nettement. On se rappellera cependant qu'à la veille de sa mort survenue en 1659 à son retour de captivité en pays vietnamien, le roi Rāmādhīpatī 1^{er} (Cau Bañā Cand) avait désigné comme son successeur, non pas le prince Padumarājā (Añg Sūr) — le futur roi Paramarājā VIII — mais précisément le cadet de ce dernier, c'est-à-dire le prince Udāy Surivañs (Añg Tan') — le futur *ubhayorāj* Rāmādhīpatī — ce dernier prince apparaissant ainsi comme étant le candidat de l'ancien roi Rāmādhīpatī 1^{er}, et en même temps celui de la cour de Phú-xuân, puisque selon Nicolas Gervaise, c'est par l'intermédiaire du commandant des troupes vietnamiennes l'escortant au Cambodge que le roi Rāmādhīpatī 1^{er} fit proclamer cette décision¹⁶. Il ressort d'autre part des divers témoignages occidentaux que l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī se présenta durant tout le règne de son frère, sinon comme le défenseur, du moins comme le soutien des sujets vietnamiens résidant au Cambodge alors qu'à l'inverse, comme on l'a vu, c'étaient les Chinois qui étaient « fort bien vus » du roi son frère. Une preuve de l'appui que l'*ubhayorāj* apportait aux sujets des Nguyễn nous est fournie par le Père Chevreuil qui, faisant état des péripéties de son voyage de la Cochinchine au Cambodge en 1665, écrit qu'il fut, après avoir dépassé la frontière khmère, obligé de s'arrêter en cours de route dans un bourg situé au milieu d'une rivière, par ordre du « prince » — c'est-à-dire de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī — et qu'il fut même question de le renvoyer au Ciampa (Campā). Cependant, neuf jours plus tard, signale ce même Père, un « mandarin cochinchinois chrétien » arriva de la cour de l'*ubhayorāj* et vint lui rendre visite, et au bout de deux jours, le religieux obtint l'autorisation de continuer son voyage jusqu'à Colompé (Phnom-Penh)¹⁷. Cet appui de l'*ubhayorāj* accordé aux Vietnamiens résidant au Cambodge apparut encore plus manifeste en 1667 au cours du « soulèvement » mettant aux prises ces derniers et les Chinois. Comme on le verra *infra*, les Vietnamiens furent alors présentés comme étant « les ennemis de Sa Majesté (le roi) », d'où, compte tenu également des faits antérieurs, l'existence d'une rivalité plus ou moins ouverte entre le roi et son frère l'*ubhayorāj*. Cette rivalité semble avoir atteint son point culminant en cette année 1667, date à partir de laquelle l'autorité de l'*ubhayorāj* parut neutralisée, ses partisans vietnamiens, complètement défaits, n'étant plus là pour lui apporter leur appui¹⁸.

(15) *Relation des missions et des voyages des Evesques vicaires apostoliques, et de leurs Ecclésiastiques es années 1676 & 1677*, Paris, 1680, p. 148 (désormais : *Relation 1676-1677*). Cf. aussi F. GARNIER, « Chronique royale du Cambodge », *JA*, 1871, t. XVIII, n° 67, p. 371, n. 2.

(16) Cf. MAK PHOEU & PO DHARMA, *op. cit.*, p. 315.

(17) Cf. A. LAUNAY, *Histoire de la mission de Cochinchine, 1658-1823. Documents historiques, t. I, 1658-1728*, Paris, 1923, p. 67.

Sur l'identité de Colompé/Phnom-Penh, cf. H. CHAPPOULIE, *Rome et les missions d'Indochine au XVII^e siècle*, Paris, 1943, t. I, p. 186, n. 4.

(18) Cette rivalité entre le roi Paramarājā VIII et de son frère l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī porte à penser que ce dernier ambitionnait le trône pour lui-même, ce qui expliquerait ses comportements ultérieurs (cf. *infra*).

Luttes entre Chinois et Vietnamiens.

On note que depuis l'époque du mariage entre le prince khmer Jayajetthā (le futur roi Jayajetthā II) et la princesse vietnamienne Anđ Cũv (Ngọc Vạn, selon des auteurs vietnamiens), des Vietnamiens étaient présents à l'intérieur même du royaume khmer. Faisant état des détails de son séjour au Cambodge, le Père Chevreuil écrit qu'il y avait alors, en 1665, à une lieue de Phnom-Penh, deux villages de Vietnamiens dont le nombre atteignait 500 âmes¹⁹. Le Père Chevreuil précise que c'étaient des « Cochinchinois fugitifs qui s'étaient retirés dans ce royaume », sans toutefois donner les raisons de leur fuite. Faut-il compter parmi ces dernières les persécutions religieuses qui sévissaient à cette époque en terre vietnamienne à l'encontre des chrétiens ? Elles ne semblent pas avoir été une raison majeure puisque ce religieux note que dans ces deux villages, le nombre des chrétiens dépassait à peine le dixième de la population totale. On peut donc penser que ces Vietnamiens étaient des vagabonds, des déserteurs, des non-inscrits, en un mot, des gens qui étaient « en butte aux mauvais procédés des mandarins (vietnamiens) ou qui avaient voulu échapper à la lourdeur excessive des impôts » et qui avaient émigré pour chercher une vie meilleure en terres étrangères plus accueillantes²⁰. Les deux villages vietnamiens dont fait état le Père Chevreuil devaient se trouver à Lovea Em (ou à Chroy Chângva), en face de Phnom-Penh, puisque dans sa lettre datée du 26 décembre 1665, ce Père dit que leur camp (des [vietnamiens] ou qui avaient voulu échapper à la lourdeur excessive des impôts » et fleuve »²¹. Le Père Chevreuil dit encore qu'à environ 6 ou 7 lieues de Phnom-Penh, il y avait un autre camp de Cochinchinois — sans doute à Ponhea Lũ²², ou en tout cas à la périphérie de la capitale Oudong — composé de 500 à 600 personnes²³. Au total, les Vietnamiens résidant au Cambodge atteignaient donc grosso modo plus d'un millier de personnes²⁴. On verra plus loin que le Père Chevreuil écrit que leur nombre total était de 700 à 800 personnes, mais les Hollandais maintiennent le nombre de 1000 personnes²⁵.

Les Chinois s'étaient établis au Cambodge dès avant l'époque angkoriennne. Au moment du séjour au Cambodge du Père Chevreuil, ils s'y trouvaient toujours « en grand nombre »²⁶. Mais les Chinois dont il est question ici étaient principalement des partisans du célèbre Koxinga — le Chinois Tcheng Tcheng-koung qui, contre les soldats de la dynastie mandchoue des Ts'ing, défendit le dernier nid de résistance

(19) A. LAUNAY, *op. cit.*, t. I, p. 67-69.

(20) Cf. P. BOUDET, « La conquête de la Cochinchine par les Nguyễn et le rôle des immigrants chinois », *BEFEO*, 1942, t. XLII, p. 119.

(21) A. LAUNAY, *op. cit.*, t. I, p. 69. Dans cette lettre le Père Chevreuil dit que le nombre des Vietnamiens était de 400 personnes.

(22) Cf. J. PIANET, *Histoire de la mission du Cambodge*, Hong-Kong, 1928, p. 19.

(23) A. LAUNAY, *op. cit.*, t. I, p. 70.

(24) Pour une appréciation des chiffres de Vietnamiens fournis par le Père Chevreuil, voir NGUYỄN THANH NHA, *Tableau économique du Vietnam aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1970, p. 194, n. 24 ; voir aussi H. CHAPPOULIE, *op. cit.*, t. I, p. 187.

(25) Les chiffres avancés par les différentes sources étaient variables parce que d'une part ces chiffres n'étaient que les résultats des estimations et que d'autre part les Vietnamiens émigrant au Cambodge ne constituaient pas une population fixe, mais bien plutôt une population flottante. Cf. *infra*.

(26) *Relation des missions*, p. 142.

des fidèles de la dynastie des Ming (1368-1644) à Taiwan (Formose) jusqu'en 1683²⁷ — qui, selon les Hollandais, débarquèrent au Cambodge au printemps de 1667. Le nombre de ces Chinois, ou vraisemblablement celui de leurs premiers éléments, s'élevait à 56 hommes conduits par Piauwja. Aux dires de ce dernier, trois mille autres Chinois devaient encore arriver au Cambodge au cours de cette année. Toujours selon les Hollandais, les Chinois furent accueillis en amis par le souverain khmer. Cependant ils eurent un comportement singulier et, entre autres violences, ils firent « assassiner mille Annamites émigrés au Cambodge »²⁸.

Les sources faisant état des luttes entre Chinois et Vietnamiens dont nous disposons sont muettes quant aux causes de ces luttes. Il n'est toutefois pas interdit de penser que le désir du souverain khmer de s'affranchir de l'obligation d'envoyer des tributs à la cour de Phú-xuân n'y soit pas tout à fait étranger. Il semble en effet que les sujets des Nguyễn résidant au Cambodge constituaient un certain obstacle à cet affranchissement d'autant plus que ces émigrés, ayant des relations avec l'entourage de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī prenaient appui sur ce prince — ce dernier, rappelons-le, étant le candidat préféré de la cour de Phú-xuân pour le trône khmer, s'était montré très compréhensif à l'égard des ressortissants vietnamiens et s'était ainsi montré comme le rival potentiel du roi. D'ailleurs, la *Relation des missions*, prenant sa source dans les écrits du Père Chevreuil, semble mettre en cause directement cette rivalité entre le monarque et l'*ubhayorāj* dans ces luttes, puisqu'elle rapporte que les « Chinois s'estant asseurez de l'autorité du Roy donnerent une nuit à l'improviste sur les Cochinchinois qui s'étoient appuyez sur la faveur du Prince [l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī] »²⁹. La lettre du Père Chevreuil porte même qu'il survint au Cambodge « un soulèvement entre les Chinois et les Cochinchinois ; les Chinois s'étaient appuyés sur la faveur du roi, les Cochinchinois sur celle du prince ; une nuit, à la sourdine, les Chinois donnèrent sur les Cochinchinois et en tuèrent une grande partie »³⁰.

Cependant les Hollandais, qui pourtant n'aimaient pas les Chinois³¹ et traitaient leur chef Piauwja de « brigand », semblent mettre nettement hors de cause la responsabilité directe du roi Paramarājā VIII au sujet des actions des Chinois, qui auraient été accomplies tout à fait à l'insu du monarque, puisqu'ils racontent qu'après avoir fait assassiner les Vietnamiens, le chef chinois Piauwja « promit au

(27) TSAI MAW-KUEY, *Les Chinois au Sud-Vietnam*, Paris, 1968, p. 23 ; H. CORDIER, *Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la dynastie mandchoue*, Paris, 1920, vol. III, p. 237-239 & p. 244-245.

(28) W. J. M. BUCH, *op. cit.*, p. 234-235.

(29) *Relation des missions*, p. 158.

Le Père J. Guennou, puisant ses renseignements dans les archives des Missions-Étrangères, écrit que « le roi de Cochinchine rendit celui du Cambodge responsable de cette extermination » (JEAN GUENNOU, *Les missions étrangères*, Paris, 1963, p. 134).

(30) A. LAUNAY, *op. cit.*, t. I, p. 72. Pour la discussion de la date de cette lettre, cf. MAK PHOEUEN & PO DHARMA, *op. cit.*, p. 316, n. 4. Le Père L.-E. Louvet, sans indiquer ses sources, dit que « la guerre ayant été déclarée entre le roi de Cochinchine et celui du Cambodge, ce petit troupeau [les Vietnamiens] fut massacré, et la chrétienté à peu près anéantie » (L.-E. LOUVET, *La Cochinchine religieuse*, Paris, 1885, t. I, p. 281 ; cf. aussi C.-E. BOUILLEVAUX, *L'Annam et le Cambodge. Voyages et notices historiques*, Paris, 1874, p. 112).

(31) Ce sont en effet les Chinois conduits par Koxinga qui chassèrent en 1661 les Hollandais de l'île de Formose (cf. *Voyage de Gaulier Schouten aux Indes Orientales, commencé l'an 1658 et fini l'an 1665*..., Rouen, 1725, t. I, p. 312-314. Cf. aussi H. CHAPPOULIE, *op. cit.*, t. I, p. 58, n. 1).

roi de ne plus se livrer à de pareils attentats et de n'attaquer personne, pas même les ennemis de Sa Majesté, sans lui en avoir auparavant demandé l'autorisation»³².

Quelles que soient les causes de ces luttes entre Chinois et Vietnamiens, celles-ci semblèrent régler pour un temps le problème vietnamien au Cambodge et eurent pour résultats immédiats l'élimination de la présence des sujets des Nguyễn à l'intérieur du pays khmer — et aussi l'affaiblissement, voire l'élimination du parti provietnamien dont le chef semble avoir été l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī — puisque selon le Père Chevreuil, il ne resta auprès de ce missionnaire, après l'attaque à l'improviste des Chinois, que quatre de ses «ouailles de cette peuplade vietnamienne»³³. Profitant de ces éliminations, le roi Paramarājā VIII, écrit encore le Père Chevreuil, s'éleva contre le seigneur de Hué (Hiên-Vương) et cessa de lui envoyer le tribut. Le monarque khmer ordonna aussi qu'aucune barque ne sorte de Phnom-Penh en direction du pays vietnamien, ce qui entraîna la cessation de toute communication et de tout commerce entre les deux pays.

Un état de tension sembla en fait exister entre le Cambodge et la seigneurie de Hué à partir de cet événement (1667) et il est très vraisemblable que les sujets des Nguyễn furent également contraints de quitter la zone frontalière khmère, le Cambodge étant devenu dès cette époque pratiquement fermé aux Vietnamiens. On a pour témoignage de cette fermeture de la frontière khmère ordonnée par le roi Paramarājā VIII, le récit laissé par le Père Vachet qui, faisant état de son voyage en Cochinchine en 1671 — un an avant le décès du roi Paramarājā VIII — avec Monseigneur Lamotte dans une barque vietnamienne, note que les voyageurs passèrent d'abord devant l'embouchure de la rivière du Cambodge (= Tonlé Thom/Mékong) — «qui par trois canaux différents, tous capables de porter des vaisseaux, conduit à la ville capitale par quatre vingts lieues de la mer» — ensuite devant la pointe de Ciampa (Campā) et arrivèrent enfin sur la côte de la Cochinchine (=seigneurie des Nguyễn). Il ne fait nulle part état de la présence d'établissements vietnamiens avant l'arrivée devant les côtes de ce pays et il précise que les marinières vietnamiens, lorsqu'ils passèrent devant l'embouchure de la rivière du Cambodge, avaient peur d'être capturés par les Cambodgiens³⁴.

Mais cette situation ne devait être que provisoire. Des faits nouveaux allaient survenir en pays khmer et permettre une nouvelle intervention militaire vietnamienne dans les affaires intérieures khmères, intervention qui, cette fois, devait conduire à l'installation plus durable de sujets des Nguyễn sur les terres cambodgiennes.

(32) W. J.M. BUCH, *op. cit.*, p. 234-235.

L'épithète de «brigand» donnée par les Hollandais au chef chinois Piauwja peut se comprendre puisque — sans parler de la guerre existant entre les Chinois de Koxinga et les Néerlandais — ce sont ce Chinois et ses gens qui allèrent rançonner les Hollandais du Cambodge et piller leur loge, tuant même leur chef Pieter Ketting et quelques autres hommes du personnel.

(33) A. LAUNAY, *op. cit.*, t. I, p. 72; *Relation des missions*, p. 158.

Le chiffre de mille Vietnamiens assassinés par les Chinois donné par les Hollandais est certainement exagéré puisque le Père Chevreuil signale qu'au moment de l'attaque des Chinois, on comptait seulement de 700 à 800 Vietnamiens qui d'ailleurs ne furent pas tous tués, puisque certains d'entre eux purent s'enfuir en Cochinchine et certains autres furent capturés.

(34) Cf. A. LAUNAY, *op. cit.*, t. I, p. 81-82; H. CHAPPOULIE, *op. cit.*, t. I, p. 326, n. 4.

II. FAITS AYANT CONDUIT À UNE NOUVELLE INTERVENTION
MILITAIRE VIETNAMIENNE

L'assassinat du roi Paramarājā VIII et la fuite de l'ubhayorāj Rāmādhīpatī en pays vietnamien.

On se souvient que la reine d'origine vietnamienne du roi Jayajetṭhā II avait eu de ce monarque une fille appelée Aṅg Ñā Ksatri, qui avait été mariée au roi Padumarājā I^{er} (Aṅg Nan') lors de l'accession au trône de ce dernier en 1640. De ce mariage naquit l'année suivante un prince portant le titre de Srī Jayajetṭh — Nacpra Ciricitit selon les Hollandais, Cháy-Nhiet selon la *Relation 1676-1677*, Nac-Sorechit selon Nicolas Gervaise³⁵. A ce prince, le roi Paramarājā VIII — qui était son oncle paternel puisqu'il était le propre frère du roi Padumarājā I^{er} — accorda le titre de Padumarājā déjà porté par son père, et en même temps la main de sa fille, la princesse Aṅg Srī Dhitā (Nac-Bene selon Nicolas Gervaise). C'est l'action de ce prince qui allait déclencher le processus conduisant à la seconde intervention militaire vietnamienne.

Les chroniques royales khmères portent que le prince Padumarājā (Srī Jayajetṭh) avait un cœur malhonnête puisqu'il avait le dessein de s'emparer du trône par la violence. Incitant des gens du peuple à prendre son parti, ce prince fit effectivement assassiner dans son palais d'Oudong, en décembre 1672, son oncle et beau-père, le roi Paramarājā VIII (Aṅg Sūr)³⁶.

Surpris par le caractère imprévu du crime perpétré par le prince Padumarājā (Srī Jayajetṭh) et n'ayant point fait prendre au préalable de mesures pour se défendre, l'ubhayorāj Rāmādhīpatī — également oncle paternel du prince assassin — craint pour sa propre vie. Il monta précipitamment dans une barque et, laissant à Oudong son épouse Dāv Ksatri, s'enfuit en pays vietnamien où il arriva, constate la *Relation 1676-1677*, en cette même année 1672³⁷. Les annales vietnamiennes font

(35) Voir le tableau généalogique *in fine*.

On notera que les sources occidentales dont on fait état ici ne disent pas que ce prince avait pour grand-mère la reine d'origine vietnamienne du roi Jayajetṭhā II. Nicolas Gervaise dit par ailleurs que le roi Jayajetṭhā II « n'eut point d'enfants de cette grande Princesse [d'origine vietnamienne] » (cf. NICOLAS GERVAISE, *Histoire naturelle et politique du royaume de Siam divisée en quatre parties...*, Paris, 1688, p. 262). Pour les données des chroniques royales khmères, cf. MAK PHOEUEN, *Chroniques royales du Cambodge (de 1695 à 1677)...*, Paris, EFEO, 1981, p. 152 & 183-184.

(36) Écrivant à peu près un siècle plus tard et résumant les données fournies par N. Gervaise, Lo-Looz dit que le prince régicide s'appelait Nak Schoreshit (= Anak Srī Jayajetṭh) mais place à tort l'action de ce prince « vers 1680 » (Lo-Looz, *Les militaires au-delà du Gange*, Paris, 1770, t. I, p. 7, n. a). Selon N. Gervaise, ce sont « quelques marchands chinois » à qui le prince Srī Jayajetṭh avait promis des récompenses, qui accomplirent cet assassinat (N. GERVAISE, *op. cit.*, p. 274). Pour les données des chroniques royales khmères, cf. MAK PHOEUEN, *op. cit.*, p. 204 & 374-375.

(37) *Relation 1676-1677*, p. 145.

Selon les chroniques royales khmères, l'ubhayorāj Rāmādhīpatī était accompagné dans sa fuite par son neveu et fils adoptif Aṅg Nan' (Nac-Non selon les textes occidentaux), mais selon la *Relation 1676-1677*, le prince Aṅg Nan' avait dû rester à Oudong — au moins pour un certain temps — puisque l'ubhayorāj lui ordonna de demeurer auprès de son épouse Luc-Moi-Iloā, c'est-à-dire sans doute la princesse Dāv Ksatri. Il semble que cette dernière version correspond plus à la réalité, car des complications ultérieures à l'intérieur de la famille royale khmère ont pu résulter en partie de cette présence à Oudong du prince Aṅg Nan'.

également état de ces événements. Le *Đại Nam Chính Biên Liệt Truyện*³⁸ rapporte en effet qu'en l'année Nhâm Tý (année du Rat), 24^e année de Hiêu Triết Hoảng Đê (= 1672 A.D.), le roi cambodgien nommé Tham Địch Thác Phũ Tâm Lạch Già Xô (c'est-à-dire le roi Paramarājā VIII)³⁹ fut assassiné à l'âge de 39 ans par son beau-fils appelé Tham Địch Thác Sĩ Di Diệt Thác Phũ Tâm Lạch Già⁴⁰. Ne pouvant faire face à la situation confuse régnant dans son pays, le frère du roi défunt, appelé Tham Địch Thác Liêm Ma Tiệp Ba Đê Đô Lạch⁴¹ prit la fuite en pays vietnamien⁴².

Les activités du fugitif Rāmādhīpatī (Uđāy Surivañs Añg Tan').

La fuite de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī en pays vietnamien révélait un réflexe nouveau car c'est la première fois dans l'histoire cambodgienne qu'un prince khmer se réfugiait dans ce pays. En tout cas, cette fuite confirma, nous semble-t-il, les liens étroits qui avaient existé — et qui continuaient d'exister — entre le prince Rāmādhīpatī et des sujets vietnamiens dont certains pouvaient avoir des relations avec des personnages plus ou moins haut placés dans l'administration de la cour de Phú-xuân.

On ne possède pas beaucoup de renseignements sur les activités de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī lors de son séjour forcé loin de la capitale khmère Oudong. Les chroniques royales du Cambodge disent que ce prince fuyard se rendit en pays vietnamien afin d'obtenir le concours des troupes de Huê pour lutter contre son neveu régicide Padumarājā (Srī Jayajetth). Selon la chronique royale khmère P57, le prince arriva dans la province de Barea (Bà-rija), qui faisait alors partie intégrante du royaume khmer, et c'est de là qu'il fit rédiger un message pour Hiên-Vương, seigneur vietnamien de Huê, afin de lui demander des troupes pour l'aider à se débarrasser de son neveu Padumarājā (Srī Jayajetth), l'assassin du roi son frère. Et l'*ubhayorāj* aurait conclu son message en notant qu'ainsi les deux royaumes khmer et vietnamien seraient « alliés et amis pendant bien longtemps »⁴³.

Allitude de la cour de Phú-xuân (Huê).

Toutes les chroniques royales khmères s'accordent pour dire que l'aide demandée par l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī au seigneur Hiên-Vương de Huê lui fut

(38) *ĐNCBLT*, p. 397.

(39) Cf. p. 230, n. 3.

(40) On reconnaît dans ce titre : Samtec Braḥ Srī Jayajetth Braḥ Padumarājā.

(41) C'est-à-dire : Samtec Braḥ Rāmādhīpatī [Uḥa]yorāj.

(42) Le *ĐNCBLT* précise que l'*ubhayorāj* khmer était accompagné dans sa fuite de son neveu Nặc-Nôn. Le *GĐTTC* donne des détails sans doute erronnés, puisqu'il dit que c'est le grand fils du roi Nặc-Sô (Paramarājā VIII) — tous les autres textes disent que c'était son beau-fils — appelé Nặc Sá Phũ Tâm (= Anak ... Paduma[rājā]) qui décida de mettre à mort son père pour s'emparer du trône, ce qui obligea le prince Nặc Tân, ainsi que son neveu Nặc Nôn, à prendre la fuite en pays vietnamien pour sauver leur vie (*GĐTTC*, tập trung, p. 7). Voici d'ailleurs ce que dit le texte traduit par G. Aubaret : « Il y avait alors au Cambodge trois rois, que l'on nommait le premier, le deuxième et le troisième roi. Neac so [Paramarājā VIII (Añg Sūr)] était le premier roi ; son frère Neac tan [l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī (Uđay Añg Tan')] était le deuxième roi. Le fils aîné de Neac so, nommé Neac sa phu [Padumarājā (Srī Jayajetth)], en réalité gendre et neveu de Neac so, ayant le plus vif désir de monter sur le trône, se rendit parricide. Neac tan et son frère Neac nôn [lire : son neveu] se réfugièrent dans l'empire d'Annam » (cf. G. AUBARET, *Gia-Dinh-Thung-Chi. Histoire et description de la Basse Cochinchine*, Paris, 1863, p. 3, n. c). Cette même version des faits se retrouve dans C.-E. BOUILLEVAUX, *op. cit.*, p. 358.

(43) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 382. Cf. *infra* au sujet de cette demande d'aide dans les annales vietnamiennes.

accordée car, précise la chronique royale P63, le roi vietnamien, ayant déjà conquis les pays cam de Phan-ri et de Phan-rang⁴⁴, voulait encore mettre le Cambodge sous sa dépendance. Un corps expéditionnaire — de trois mille hommes selon P57, de dix mille hommes selon VJ et P63⁴⁵ — placé sous les ordres des mandarins militaires Uñ Dīoēn Gun et Uñ Dhammū, fut mis à sa disposition. L'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, escorté par ces troupes vietnamiennes, prit la voie fluviale, et se dirigea vers la capitale Oudong en 1673⁴⁶.

On observera qu'un laps de temps d'environ un an s'est écoulé entre l'assassinat du roi Paramarājā VIII (Aṅg Sūr) puis la fuite de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī en pays vietnamien et le départ du corps expéditionnaire vietnamien mis à la disposition du prince khmer par le seigneur de Huê. Ce laps de temps assez long eut-il pour cause les seuls préparatifs inhérents à une telle expédition, ou d'autres considérations d'ordre politique et stratégique de la cour de Huê? Car entre-temps, des événements graves qui devaient changer complètement les données du problème khmer, s'étaient produits au Cambodge.

III. LA SITUATION AU CAMBODGE EN 1672-1673

L'avènement du roi Padumarājā II (Srī Jayajetṭh) et son assassinat.

L'assassinat du roi Paramarājā VIII (Aṅg Sūr) provoqua des développements politiques considérables sur le plan intérieur khmer et causa d'autres drames au cours des quelques mois qui suivirent cet événement. En effet, son forfait accompli, le prince Srī Jayajetṭh se fit proclamer roi sous le titre de Padumarājā II⁴⁷ et éleva son épouse Aṅg Srī Dhitā (Nac-Bene selon Nicolas Gervaise) à la dignité de reine de gauche. Les chroniques royales khmères notent que ce nouveau monarque portait un intérêt vif aux princesses et qu'en particulier il aima passionnément la princesse Dāv Ksatri (Luc-Moi-Hoā selon les textes européens), épouse de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī en fuite en pays vietnamien, et comme on l'a déjà vu, sans doute fille de l'ancien roi Rāmādhīpatī I^{er} (Cau Bañā Cand)⁴⁸. Les chroniques royales khmères disent que cette princesse ne voulait pas de cette union, mais que par crainte du pouvoir royal, elle donna son consentement et fut élevée à la dignité de reine de droite⁴⁹.

(44) Il faudrait dire : ayant établi un contrôle politique sur ce qui restait du royaume de Campā, en l'occurrence le Pāṅḍuraṅga (provinces cam de Phan-ri et de Phan-rang).

(45) Le chiffre de dix mille hommes est certainement excessif, à moins que les troupes de secours vietnamiennes ne se soient jointes aux troupes khmères, ce qui est très vraisemblable. On verra plus loin que la *Relation 1676-1677* évalue les troupes d'intervention vietnamiennes à trois mille hommes.

(46) Sur cette date, voir *infra*.

(47) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 207-208 et p. 377-379.

A cause de son nom personnel Srī Jayajetṭh, beaucoup d'auteurs assimilent à tort ce prince à Jayajetṭhā, et attribuent à ce roi le titre de Jayajetṭhā III, ce qui est manifestement une erreur.

(48) MAK PHOEN & PO DHARMA, *op. cit.*, p. 316, n. 2.

Certaines chroniques royales, comme VJ et P63, portent par erreur que la princesse dont s'était épris le roi Padumarājā II était la reine Bhagavatī Braḥ Cam Ksatri (Aṅg Lī Ksatri), épouse du roi assassiné Paramarājā VIII, mais d'autres comme B39/12/A et B39/12/B notent avec raison que c'était la princesse Dāv Ksatri (Rāj Satri pour P53/9), épouse du prince Rāmādhīpatī, c'est-à-dire de l'*ubhayorāj* en fuite en pays vietnamien.

(49) Ces données se trouvent également relatées dans le *DNCLT*, p. 397.

La *Relation 1676-1677* confirme ce fait puisqu'elle mentionne que le nouveau roi (Padumarājā II) se mit en état de résister à tous les ennemis qui auraient pu l'attaquer « excepté à ses passions, qui le vainquirent bien-tôt le plus funestement du monde. Ce malheureux devint passionné de Luc-Moi-Hoā sa cousine & sa tante »⁵⁰.

Il semble cependant que l'union voulue par le nouveau roi Padumarājā II (Srī Jayajetṭh) avec la princesse Dāv Ksatrī n'eut pas pour unique cause son amour. En l'épousant, il peut avoir aussi cherché à donner une certaine légitimité à son accession au trône puisqu'il faisait ainsi participer au pouvoir royal l'épouse de son rival et oncle, l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī. C'est d'ailleurs le point de vue de Nicolas Gervaise qui écrit que le nouveau tyran, pour s'assurer la possession du royaume et « donner en même temps à son usurpation quelque couleur de justice, s'imagina qu'il luy falloir épouser la femme de Nac-Cotrei [le prince Udāy Surivañs, alias l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī] qui n'avoit pû suivre son époux dans la Cochinchine où il s'estoit réfugié »⁵¹.

Le mariage du roi Padumarājā II avec la princesse Dāv Ksatrī ne lui porta pas bonheur. Il lui fut même fatal si on en croit les sources, qui toutes s'accordent pour dire qu'il fut assassiné sur ordre de cette princesse. Selon Nicolas Gervaise, cette dernière n'accepta d'épouser le roi coupable qu'afin de pouvoir plus aisément venger la mort de son beau-frère, la fuite en pays étranger de son mari et surtout les malheurs de sa patrie. Et c'est au cours de la première nuit de ses noces qu'elle le poignarda dans son lit⁵². La *Relation 1676-1677* dit presque la même chose : « cachant sous cette condescendance feinte, la forte résolution qu'elle avait prise de le tuer de sa propre main pour délivrer sa patrie, elle le tua effectivement la nuit dans son lit »⁵³. Les chroniques royales du Cambodge donnent une version légèrement différente puisque selon elles, ce sont les Caṃ et les Malais, serviteurs de l'ancien monarque Rāmādhīpatī 1^{er} (Cau Bañā Cand) qui furent invités par la princesse Dāv Ksatrī à venir chez elle - ce qui est un argument de plus pour dire que la princesse Dāv Ksatrī était fille de cet ancien roi — et chargés par elle de poignarder le roi Padumarājā II⁵⁴. De leur côté, les annales vietnamiennes enregistrent également ces faits. Le *Đại Nam Chính Biên Liệt Truyện* précise même que le roi Padumarājā II fut exécuté sur l'ordre de sa femme — l'épouse de Nặc Tân (l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī en fuite en pays vietnamien) — par une personne nommée Đô Ba⁵⁵.

L'avènement du roi Kaev Hvā II (Aṅg Jī).

Toutes les chroniques royales khmères sont unanimes pour dire que le roi Padumarājā II (Srī Jayajetṭh) demeura sur le trône pendant seulement cinq mois, ce qui place donc la date de sa mort, comme le dit P57, au plus tard au mois d'avril

(50) *Relation 1676-1677*, p. 145-146.

(51) N. GERVAISE, *op. cit.*, p. 275.

Une autre considération n'est pas non plus à écarter : le nouveau roi a pu vouloir rassembler autour de sa personne le plus de monde possible, en particulier les proches et les partisans de l'*ubhayorāj* en fuite (et aussi les proches et les partisans de l'ancien roi Rāmādhīpatī 1^{er}).

(52) N. GERVAISE, *op. cit.*, p. 275.

(53) *Relation des missions 1676-1677*, p. 146.

(54) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 207 & 378-379.

(55) ĐNCBLT, *op. cit.*, p. 397. Voir aussi le GĐTTC (tập trung, p. 8).

ou de mai 1673⁵⁶. Cette date est contredite par la *Relation 1676-1677*, qui porte en effet que le roi Cháy-Nhiet (Sri Jayajetth) régna deux années en paix⁵⁷, ce qui place la fin de son règne en 1674. Mais cette contradiction nous semble plus apparente que réelle car, comme nous le verrons en traitant des données de la *Relation 1672-1675*⁵⁸, il ne faut pas comptabiliser les années à la façon européenne, mais à la façon traditionnelle cambodgienne, c'est-à-dire considérer l'année 1672 comme la première année du règne de Padumarājā II et 1673 comme sa deuxième année, ce qui en somme donne cette dernière date (1673) comme celle de la mort de ce roi (et non 1674)⁵⁹.

A la suite de la disparition du roi Padumarājā II, la princesse Dāv Ksatri et l'assemblée des dignitaires invitèrent le prince Aṅg Jī, fils aîné du roi Paramarājā VIII (Aṅg Sūr) à monter sur le trône. Ce monarque prit le titre de Kaev H̄vā II (Ken-Thoa selon les textes occidentaux). Selon la chronique royale P57, le nouveau roi, après avoir pris le pouvoir, fit exécuter les personnes qui avaient participé à l'assassinat du roi son père, ainsi que les membres de leurs familles, dont certains parvinrent cependant à s'enfuir à l'étranger. Et, fait autrement plus grave, ce monarque, selon la *Relation 1676-1677* et Nicolas Gervaise, fit aussi tuer traîtreusement sa bienfaitrice, la princesse Luc-Moi-Hoā (Dāv Ksatri), épouse de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī réfugié au pays viêt, et responsable de la mort de Padumarājā II⁶⁰.

On peut se demander pourquoi le roi Kaev H̄vā II fit commettre un tel acte, que les chroniques royales khmères passent d'ailleurs complètement sous silence. Si on se réfère à la *Relation 1676-1677*, le roi Kaev H̄vā II, lorsqu'il n'était encore que prince royal, n'était pas aimé par son père, le roi Paramarājā VIII, qui lui préférait son gendre Sri Jayajetth (le futur Padumarājā II), mari de sa fille Aṅg Sri Dhitā. Selon elle, le prince Ken-Thoa (Kaev H̄vā Aṅg Jī), persécuté par son père, dut aller vivre en forêt loin de la capitale. La *Relation 1676-1677* note aussi que ce prince n'aimait pas la princesse Luc-Moi-Hoā (Dāv Ksatri), qui ne l'ignorait pas. Mais elle ne donne pas les raisons de cette aversion. Tout au plus, note-elle : « comme si son séjour dans les bois en eust fait une beste feroce & carnaciere, dès qu'il se vit

(56) MAK PHOEUEN, *op. cit.*, p. 207 & 378-379. La chronique royale P57 porte que la mort du roi Padumarājā II eut lieu au mois de Visākh de l'année du Bœuf (= avril/mai 1673 A.D.). Les chroniques royales VJ et P63 donnent à cet événement le même mois de Visākh, mais le millésime fourni par ces deux textes est erroné.

(57) *Relation 1676-1677*, p. 145. Le *DNCLBT* (p. 397) donne aussi le chiffre de deux ans de règne.

(58) Le titre complet de ce texte est : *Relation des missions et des voyages des Evesques vicaires apostoliques, et de leurs Ecclésiastiques és années 1672, 1673, 1674 & 1675*, Paris, 1680.

(59) Pour la discussion en ce qui concerne ces dates, voir *infra*.

(60) *Relation 1676-1677*, p. 148. Cf. aussi N. GERVAISE, *op. cit.*, p. 275-276.

Les données de Nicolas Gervaise en ce qui concerne certains noms princiers khmers sont sujettes à caution pour cette période précise puisqu'il dit que le fils aîné du roi Paramarājā VIII — le successeur de Padumarājā II (Sri Jayajetth) — s'appelait Nac-Gesta (c'est-à-dire manifestement Jayajetthā), alors qu'en réalité ce prince s'appelait Kaev H̄vā (Aṅg Jī) selon les chroniques royales khmères, et Ken-Thoa (Kaev H̄vā) selon la *Relation 1676-1677*. Nicolas Gervaise fait sans doute une confusion avec le second fils du roi Paramarājā VIII, à qui il donne le nom de Nac-Son, ce qui en fait n'est pas tout à fait faux puisque le prince Jayajetthā (second fils de Paramarājā VIII), avant de se voir accorder ce titre, portait le nom de Aṅg Sūr, ou même Aṅg Bañā Som, d'où le nom de Nac-Son recueilli par Nicolas Gervaise (N. GERVAISE, *op. cit.*, p. 274). Pour les données des chroniques royales, voir MAK PHOEUEN, *op. cit.*, p. 201.

maître, il n'eut aucun sentiment d'honneur ny de reconnaissance» et fit «mourir en traître» cette princesse⁶¹.

En fait on peut se demander si cet assassinat n'eut pas plutôt une cause politique. Il existait une rivalité entre le roi Kaev H̄vā II (Aṅg Jī) et le prince Aṅg Nan', fils adoptif de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī et de la princesse Dāv Ksatri. Or, après l'exécution du roi Padumarājā II (Srī Jayajetṭh), le prince Aṅg Nan' — que soutenait évidemment la princesse Dāv Ksatri — avait, constate la *Relation 1676-1677*, épousé «la veuve du Tiran Chay-Nhiet», c'est-à-dire la princesse Aṅg Srī Dhitā, fille de l'ancien roi Paramarājā VIII et propre sœur du futur Kaev H̄vā II⁶². Or dans l'histoire khmère, on relève que le mariage avec la veuve d'un ancien souverain était rarement un acte désintéressé, mais plutôt la recherche d'une certaine légitimité pour ceux qui envisageaient d'accéder à la magistrature suprême. Il se peut donc qu'une fois sur le trône, Kaev H̄vā II ait fait assassiner la princesse Dāv Ksatri afin de priver le prince Aṅg Nan' d'un soutien de poids. Cette hypothèse nous semble d'autant plus plausible que le prince Aṅg Nan' avait une grande ambition et qu'il semble s'être sérieusement opposé à Kaev H̄vā II avant et après son accession au trône. En effet, toute sa vie durant, le prince Aṅg Nan' ne fit que guerroyer en s'appuyant sur des étrangers — Vietnamiens, Chinois et autres — dans le seul but d'accéder au trône du Cambodge, ce que confirment d'ailleurs les annales vietnamiennes qui relèvent aussi la rivalité qui opposait les deux princes. D'une part, le *Đại Nam Thực Lục Tiền Biên*⁶³ note qu'à la mort de Nặc Sá Phũ Tâm (Padumarājā II), Nặc Ong Đai (Kaev H̄vā II)⁶⁴ prépara un coup de force pour se débarrasser de son «roi» Nặc Nộn (Anak Nan' ou Aṅg Nan'); indication qui peut faire croire que le prince Aṅg Nan' avait été désigné — ou avait prétendu être

(61) *Relation 1676-1677*, p. 148.

(62) On peut aussi observer que la princesse Aṅg Srī Dhitā (Nac-Bene) avait joué un rôle — volontaire ou involontaire — dans l'assassinat de son père. En effet, selon Nicolas Gervaise, après avoir vécu quelques mois en bonne intelligence, le roi Paramarājā VIII et son gendre Padumarājā (Srī Jayajetṭh) s'étaient brouillés au sujet de la possession d'une tourterelle. Le roi ayant forgé le dessein de se défaire de son gendre, la princesse Aṅg Srī Dhitā en avertit son époux qui, prenant les devants, fit assassiner le monarque (N. GERVAISE, *op. cit.*, p. 274).

(63) *ĐNTLTB*, tập I, p. 122.

(64) Le Nặc ông Đai (ou Neac ông thai, ou Neac tai) des annales vietnamiennes ne pouvait être que le roi Kaev H̄vā II (Aṅg Jī) qui, après le roi Rāmādhīpatī I^{er} (Cau Bañā Cand) en 1658, subit une deuxième intervention militaire vietnamienne. Cependant, les annales vietnamiennes ne sont pas sûres en ce qui concerne les liens de parenté existant entre les divers membres de la famille royale khmère de l'époque. Mentionnant cette deuxième intervention militaire vietnamienne en pays khmer, le *GDTC* dit que le rebelle «Neac tai fut entièrement défait et perdit la vie» et un peu plus loin que le roi «Neac chi perdit en même temps la vie et la couronne», ce qui laisse à penser que Neac tai et Neac chi étaient deux personnages différents, ce dernier étant, pourrait-on croire, le fils aîné de Neac sa phu (Padumarājā II), alors qu'il était en réalité celui de Neac so (Paramarājā VIII) (cf. G. AUBARET, *op. cit.*, p. 3; C.-E. BOUILLEVAUX, *op. cit.*, p. 358). Essayant de faire concorder les différentes sources utilisées (sources khmères, vietnamiennes et occidentales), C. B.-MAYBON identifie Neac-tai au prince Aṅg Tan' (titre princier : Udāy Surivaṅs), ce qui est une erreur (C. B.-MAYBON, *Histoire moderne du pays d'Annam (1592-1820)*, Paris, 1920, p. 117, n. 2 & p. 118, n. 3). Trương Vĩnh Ký et Lê Thánh Khôi, par contre, font de Neac-ông-thai, ou Neac tai (Kaev H̄vā II) le seul dirigeant khmer, adversaire de Nặc Nộn (Aṅg Nan'), qui dut subir le choc des armées vietnamiennes (cf. TRƯƠNG VĨNH KÝ, *Cours d'histoire annamite à l'usage des écoles de la Basse-Cochinchine*, Saigon, 1877, vol. 2, p. 153; LÊ THÁNH KHÔI, *Le Viêt-Nam. Histoire et civilisation*, Paris, 1955, p. 266 — le passage concernant cette intervention vietnamienne en pays khmer a été supprimé dans la nouvelle édition de ce dernier ouvrage, LÊ THÁNH KHÔI, *Histoire du Viêt-Nam, des origines à 1858*, Paris, 1981, p. 266-267).

désigné — comme le successeur du roi Padumarājā II⁶⁵. Or cette désignation n'aurait pu avoir lieu qu'à l'instigation ou avec l'assentiment de la princesse Dāv Ksatri, ce qui pourrait expliquer que Kaev Ħvā II l'ait faite tuer. Toujours selon cette annale, Nặc Ong Đai (Kaev Ħvā II) n'osa pas s'opposer de front au « roi » Nặc Nộn (Aᅅg Nan') car il jouissait d'une grande autorité. Pour réaliser son plan, il aurait fait barrer le Mékong à l'aide de chaînes et de radeaux de bois, construire une forteresse à Phnom-Penh et demandé secrètement leur aide aux Siamois. On ignore la réponse de ces derniers, mais Nặc Ong Đai (Kaev Ħvā II) fit répandre la nouvelle — qui s'avéra fautive — que le roi de Siam avait envoyé au Cambodge une armée de terre forte de 20.000 soldats, de 1.000 éléphants et chevaux de guerre, ainsi qu'une flotte montée par 1.000 marins⁶⁶ pour punir l'insoumission de Nặc Nộn (Aᅅg Nan'), qui prit peur et s'enfuit au pays viet.

Les détails que donne le *Đại Nam Thực Lục Tiền Biên* confirment ce que nous avons déjà mentionné, à savoir que le prince Aᅅg Nan' ne quitta pas le Cambodge en même temps que son oncle et père adoptif l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, mais seulement après la mort du roi Padumarājā II (Sṛī Jayajetᅇh) et des événements qui lui firent suite⁶⁷.

IV. PREMIÈRE PHASE DE L'INTERVENTION MILITAIRE VIETNAMIENNE

Causes de cette intervention militaire.

Selon les chroniques royales khmères, la deuxième intervention militaire vietnamienne au Cambodge avait pour but le châtement du roi Padumarājā II (Sṛī Jayajetᅇh), assassin du roi Paramarājā VIII (Aᅅg Sūr). Montée à la demande de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī (Uđăy Surivaᅅs Aᅅg Tan'), elle n'eut lieu qu'après le décès de cet assassin survenu, comme on l'a vu, vers mars-avril 1673. Les chroniques

(65) Voici ce qu'écrit Trương Vĩnh Ký, puisant certainement ses renseignements dans les annales vietnamiennes : « Le premier roi du Cambodge était, à cette époque, Neac-âng-thai (...) s'était mis en révolte contre le souverain » (TRƯƠNG VĨNH KÝ, *op. cit.*, vol. 2, p. 153).

Le passage des annales vietnamiennes qui fait de Nặc Nộn (Aᅅg Nan') le roi du Cambodge est sujet à caution et ne peut être pris en considération, car il n'est pas confirmé par d'autres sources, tant cambodgiennes qu'occidentales. Les chroniques royales khmères prennent à ce sujet d'autant plus de valeur que des descendants directs de ce prince pouvaient eux effectivement régner sur le pays khmer. D'ailleurs, on verra plus loin que les annales vietnamiennes reconnaissent elles aussi que Nặc Nộn avait moins de droits au trône qu'un autre prince.

Cependant, en fournissant cette donnée, les annales vietnamiennes ne sont pas tout à fait innocentes puisque cette dernière allait contribuer à servir de prétexte aux armées des Nguyễn pour intervenir au Cambodge.

(66) Selon Trương Vĩnh Ký, le prince Neac-âng-thai [Kaev Ħvā II (Aᅅg Ji)] avait été « excité » à cette action par un mandarin chinois nommé Oc-nha-cân-gia. Toujours selon cet auteur, le roi de Siam aurait, selon le bruit répandu (par Neac-âng-thai), envoyé au Cambodge 20 000 fantassins, 5 000 marins et 1 000 éléphants et chevaux (TRƯƠNG VĨNH KÝ, *op. cit.*, vol. 2, p. 153).

(67) Cf. p. 236, n. 37.

Le départ du prince Aᅅg Nan' à la rencontre de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī eut lieu, d'après la *Relation 1676-1677*, après la prise de pouvoir par le roi Kaev Ħvā II et la mort de la princesse Dāv Ksatri. Les deux princes se rencontrèrent à l'embouchure du Mékong alors que l'*ubhayorāj*, conduisant les troupes vietnamiennes mises à sa disposition par Hiên-Vương, se dirigeait vers la capitale Oudong (*Relation 1676-1677*, p. 148).

royales khmères portent que cette intervention militaire vietnamienne eut lieu en 1595 de la grande ère, année du Bœuf, cinquième de la décade, qui correspond à l'année 1673 de l'ère chrétienne⁶⁸, c'est-à-dire sous le règne effectif du roi Kaev Ĥvā II (Aṅg Jī). Les versions VJ et P63 fournissent en plus le nom du mois où intervint cet événement, le mois de Migasir (premier mois de l'année cambodgienne), ce qui revient à dire que les troupes de Huê pénétrèrent au Cambodge vers la fin de l'année 1673, plus précisément en novembre-décembre. On verra plus loin que cette date, ou du moins son millésime, est la même que celle fournie par les missionnaires français⁶⁹.

On est en droit de se demander pourquoi, alors que le roi Padumarājā II (Sṛī Jayajetṭh) auteur de l'assassinat du roi Paramarājā VIII était déjà éliminé, cette intervention militaire vietnamienne fut menée, puisqu'officiellement elle était dirigée contre ce roi régicide.

Comme les sources traitant des débuts de cette intervention militaire ne se recourent pas, il nous faut les résumer.

Selon les chroniques royales khmères, l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī et son fils adoptif Aṅg Nan'⁷⁰, accompagnés des troupes fournies par le seigneur de Huê, prirent la voie d'eau et se dirigèrent vers la capitale Oudong sans savoir que leur ennemi le roi Padumarājā II (Sṛī Jayajetṭh) était déjà mort. Ils ne l'apprirent qu'après avoir atteint le territoire khmer. Au lieu d'arrêter leur marche et de renvoyer les soldats vietnamiens dans leur pays, ils poursuivirent leur progression vers la capitale cambodgienne. En apprenant cela, le roi Kaev Ĥvā II (Aṅg Jī), qui craignait pour son trône, organisa la défense en faisant prendre position à ses troupes à Phnom-Penh. Voyant que son neveu était prêt à lui faire la guerre et à

(68) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 383.

Rappelons que cette correspondance n'est qu'approximative, le premier jour de l'année cambodgienne tombant généralement sur le 13 avril du calendrier grégorien ; il convient de préciser que cette année 1595 de la grande ère allait d'avril 1673 à avril 1674.

(69) Cf. *infra* p. 250, n. 104.

Selon les sources vietnamiennes (*ĐNTLTB*, tập I, p. 122 et *ĐDTTC*, tập trung, p. 8), le corps expéditionnaire vietnamien fut envoyé au Cambodge au deuxième mois de l'année Giáp Dân (année du Tigre), c'est-à-dire vers mars-avril de l'année 1674 A.D.

G. Aubaret, traduisant le *ĐDTTC*, donne également l'an Giáp Dân comme celle à laquelle les troupes vietnamiennes pénétrèrent dans le Cambodge, mais la fait correspondre à l'année 1675 A.D., ce qui est, comme le remarque C. B.-Maybon, une erreur. D'autre part, G. Aubaret fait correspondre l'an Giáp Dân au millésime 1594 de l'année cambodgienne (comprendre : 1594 de la grande ère ou de l'ère *saka*), ce qui est également une erreur, puisque cette dernière date correspond plutôt à l'année 1672/3 A.D. (comprendre : d'avril 1672 à avril 1673) (cf. G. AUBARET, *op. cit.*, p. 3 ; C. B.-MAYBON, *op. cit.*, p. 117, n. 2). Trương Vĩnh Ký, suivant peut-être G. Aubaret, donne comme date d'entrée en campagne des troupes de Huê le deuxième mois de l'année 1675 A.D. (TRƯƠNG VĨNH KÝ, *op. cit.*, vol. 2, p. 153). Il en est de même de Phung-Van-Dan, qui place l'entrée en campagne des troupes vietnamiennes l'été 1675 (PHUNG-VAN-DAN, «La formation territoriale du Vietnam», *RSEA*, 1964, n° 2, p. 140). Par contre, Nguyễn Văn Quê et Lê Thánh Khôi placent cette entrée en campagne des troupes vietnamiennes en 1674 (NGUYỄN VĂN QUÊ, *Histoire des pays de l'Union Indochinoise (Viet-Nam, Cambodge, Laos)...*, Saigon, 1932, p. 102 ; LÊ THÁNH KHÔI, *op. cit.*, 1955, p. 266).

J. Moura, utilisant la chronique royale P3, dit que les troupes vietnamiennes envahirent le Cambodge dans «le courant de l'année 1673» (J. MOURA, *Le royaume du Cambodge*, Paris, 1883, vol. II, p. 64).

(70) Rappelons que selon les chroniques royales khmères et certaines annales vietnamiennes, l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī était accompagné du prince Aṅg Nan' dans sa fuite en pays vietnamien, alors que selon les missionnaires français, et aussi selon d'autres annales vietnamiennes, le prince Aṅg Nan' ne rejoignit l'*ubhayorāj* que plus tard, ce qui nous semble plus véridique (cf. p. 237, n. 42).

interdire l'accès de l'intérieur du territoire khmer aux troupes vietnamiennes, l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī fut très irrité et accusa le roi Kaev Ħvā II d'être un ingrat en tentant de l'empêcher de rentrer dans son pays, alors qu'il était allé chercher des troupes vietnamiennes afin de venger la mort du propre père de Kaev Ħvā II⁷¹.

La version que donnent les missionnaires français est un peu différente de la précédente. D'après eux, la princesse Dāv Ksatrī (Luc-Moi-Hoã) aurait envoyé un message à son époux Rāmādhīpatī juste après l'assassinat du roi Padumarājā II (Sri Jayajetth), afin de l'en informer et de l'appeler à venir reprendre sa place d'*ubhayorāj* auprès du nouveau roi Kaev Ħvā II (Ken-Thoa). C'est après avoir reçu ce message — mais l'a-t-il reçu ? — que l'*ubhayorāj* aurait pénétré au Cambodge, accompagné des trois mille hommes que le roi de Cochinchine lui avait donnés « pour le soutenir, en cas qu'il en eust besoin ». Ce n'est qu'en arrivant à l'embouchure du Mékong qu'il apprit de la bouche de son fils adoptif Aṅg Nan' (Nac-Non) venu tout exprès d'Oudong au-devant de lui, l'assassinat de son épouse par son neveu Kaev Ħvā II. L'*ubhayorāj* mena alors les troupes vietnamiennes à la capitale, Oudong, où il surprit son neveu le roi Kaev Ħvā II⁷².

Ces deux versions diffèrent sur ce point capital : l'attitude de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī. Selon les chroniques royales khmères, Rāmādhīpatī fit la guerre à Kaev Ħvā II parce que celui-ci l'empêchait de rentrer dans le pays. Ce qui n'est pas prouvé, car on ignore l'attitude qu'aurait eue ce roi si l'*ubhayorāj* n'avait pas été à la tête des troupes vietnamiennes. Si maintenant on se réfère au récit laissé par les missionnaires français, on peut penser que l'*ubhayorāj* fit la guerre au roi Kaev Ħvā II parce que ce dernier avait fait mettre à mort son épouse⁷³, ce qui avait entraîné la fuite de son neveu Aṅg Nan' qui dut certainement le pousser à attaquer le nouveau roi d'Oudong⁷⁴.

Huê et la situation au Cambodge.

On s'est déjà demandé pourquoi Huê mit autant de temps à apporter son aide à Rāmādhīpatī. Une première hypothèse vient à l'esprit. Ne serait-ce pas parce qu'une guerre décisive opposait à cette époque les deux seigneuries vietnamiennes du Sud et du Nord ? On sait en effet qu'à la fin de 1672 l'armée de Trĩnh, les seigneurs du Nord, mena une grande offensive contre le Nguyễn, franchit le Sông-gianh et lança des assauts répétés contre le Lũy-thây tenu par les armées du Sud. Cette offensive de la seigneurie du Nord n'eut cependant pas les résultats escomptés et son armée dut se retirer au bout de quelques mois, plus précisément vers janvier-février 1673⁷⁵. La campagne de Trĩnh contre les Nguyễn prit donc fin dix mois au moins avant qu'une aide effective soit accordée à l'*ubhayorāj* khmer par le seigneur Hiên-Vương. Cette hypothèse paraît donc d'autant moins satisfaisante — bien qu'elle ne soit pas complètement à écarter — que les troupes vietnamiennes mises à la disposition de Rāmādhīpatī n'étaient pas très nombreuses eu égard aux forces dont disposait la seigneurie du Sud.

(71) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 209-210 & 382-383.

(72) *Relation 1676-1677*, p. 148.

(73) Nicolas Gervaise (voir *infra*) écrit qu'après avoir appris la mort de son épouse, l'*ubhayorāj* prit le froc.

(74) On n'oubliera pas non plus les prétentions personnelles de Rāmādhīpatī au trône khmer (cf. p. 232, n. 18 et aussi p. 234).

(75) LÊ THÁNH KHÔI, *op. cit.*, 1955, p. 250 ; C. B.-MAYBON, *op. cit.*, p. 24.

Une deuxième hypothèse peut être évoquée si on se souvient que le roi Padumarājā II (Srī Jayajetṭh) avait des liens de sang avec les Nguyễn, puisqu'il était le petit-fils de la reine d'origine vietnamienne du roi Jayajetṭhā II, qui était aussi la propre tante du seigneur Hiên-Vương. Bien que les sentiments ne semblent guère avoir joué un rôle au niveau des relations entre les diverses cours royales, on peut tout de même supposer que le roi du Cambodge Padumarājā II (Srī Jayajetṭh) n'était pas trop mal vu par la cour de Huê, d'autant qu'il était responsable de la disparition du roi Paramarājā VIII (Aṅg Sūr), qui était hostile à l'implantation de sujets vietnamiens sur les terres khmères. Il n'est donc pas interdit de penser que Hiên-Vương peut avoir quelque peu balancé avant de prendre une décision définitive — à supposer qu'il ait vraiment voulu aider l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī contre le roi Padumarājā II (Srī Jayajetṭh). Le retard de l'intervention militaire de Huê pourrait alors s'expliquer par un calcul du seigneur Hiên-Vương qui aurait délibérément repoussé sa réponse à la demande d'aide formulée par l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī afin de disposer de tout le temps nécessaire pour évaluer la situation intérieure du pays khmer, voire examiner comment agir au mieux afin d'être à même de tirer le meilleur profit possible de la situation au Cambodge. Les sources vietnamiennes semblent confirmer cette hypothèse. Bien que notant le passage et le séjour de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī en territoire vietnamien — sans préciser au reste le ou les endroits exacts de ce séjour — elles ne le présentent pas comme l'homme clef de la situation, comme celui dont l'action fut déterminante dans le déclenchement de l'intervention militaire vietnamienne. Par contre, elles font du prince Nặc-Nộn (Aṅg Nan'), qu'elles revêtent pour titre de «roi»⁷⁶ — «roi» déchu de ce titre à la suite de la révolte de Kaev H̄vā II (Aṅg Jī), qui l'aurait contraint à quitter son «trône» — celui à qui le seigneur Nguyễn-Phước-Tân (Hiên-Vương) aurait accordé son concours. En effet, selon le *Đại Nam Thực Lục Tiền Biên*⁷⁷, à la suite de l'avènement du Nặc ông Đài (Kaev H̄vā II) en 1673, Nặc Nộn (Aṅg Nan'), se voyant perdu, s'enfuit avec ses fidèles en direction du pays viêt. Sans faire état de la rencontre de ce prince avec son oncle et père adoptif l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, cette annale précise que Nặc Nộn (Aṅg Nan') parvint aux portes de Thái-khang (Khánh-hoà)⁷⁸ où il demanda son aide au seigneur de Huê pour lutter contre le roi khmer résidant à Oudong. Cette même annale précise que le seigneur Nguyễn-Phước-Tân (Hiên-Vương) s'empressa de réunir un corps expéditionnaire en déclarant que le prince Nặc Nộn (Aṅg Nan') était le «gouverneur des provinces [khmères] limitrophes» (*Phiên-trân*) de la seigneurie vietnamienne et qu'en conséquence lorsque ce dernier se trouvait confronté à des dangers, il fallait lui apporter un soutien.

(76) Cf. p. 242, n. 65. Mais les annales vietnamiennes reconnaîtront plus tard le rôle de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī.

(77) *ĐNTLTB* (tập 5, p. 122). Cette annale ne donne ni les raisons ni les objectifs ayant motivé ce secours, mais il est à présumer que ce fut principalement pour «rétablir» Nặc-Nộn (Aṅg Nan') dans ses «droits», c'est-à-dire pour le «remettre» sur le trône d'Oudong. Il semble donc clair, selon l'optique vietnamienne, que les troupes d'intervention de la cour de Huê n'étaient pas destinées à châtier le roi Padumarājā II (Srī Jayajetṭh), «parent» de Hiên-Vương, mais plutôt le roi Kaev H̄vā II (Aṅg Jī), fils du roi Paramarājā VIII (Aṅg Sūr) hostile aux Vietnamiens. D'un autre côté, il semble aussi que la demande d'aide formulée par l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī n'avait pas été prise en considération par la cour des Nguyễn, tout au moins avant le décès de Padumarājā II (Srī Jayajetṭh).

(78) Trương Vĩnh Ký précise que le prince fugitif et sa suite furent bien accueillis par les autorités de Khương-dinh (Nha-trang, Khánh-hoà), mais qu'ils furent invités à ne pas pénétrer plus avant à l'intérieur du royaume viêt (TRƯƠNG VĨNH KÝ, *op. cit.*, vol. 2, p. 153).

La lecture des annales viet̃et permet de se rendre compte que la deuxième intervention militaire vietnamienne au Cambodge s'inscrit en fait dans une politique vietnamienne que les Nguyễn ont toujours suivie et qu'ils suivront toujours. A savoir, contrôler les pays voisins — en l'occurrence ici le Cambodge — afin que leur évolution politique intérieure ne puisse en aucun cas présenter une orientation allant dans le sens contraire des vues et des intérêts vietnamiens. Le moment choisi par le seigneur Hiên-Vương pour intervenir tout comme le prince à qui son aide aurait été accordée, ne sont pas le fait du hasard. Trois motifs, en fait liés entre eux, peuvent être retenus pour expliquer cette deuxième intervention militaire au Cambodge. D'abord protéger le *Phiên-trần* Ấng Nan⁷⁹, ensuite défendre les intérêts des sujets vietnamiens vivant sur la frontière et à l'intérieur du royaume khmer⁸⁰, enfin prévenir la domination siamoise sur le Cambodge⁸¹.

Début des opérations militaires.

Selon les annales vietnamiennes, le seigneur vietnamien Hiên-Vương désigna Nguyễn Dương Lâm comme *Thông-binh*, Nguyễn Diên Phái comme *Tham-muu* et Văn Sung comme *Thị-chiến* et leur ordonna de conduire une armée, dont l'importance n'est pas précisée, pour aller attaquer le Cambodge⁸². Les chroniques royales khmères, quant à elles, ne font état que de deux chefs vietnamiens nommés par le seigneur de Huê⁸³.

(79) L'affirmation de Hiên-Vương selon laquelle le prince Nặc Nôn (Ấng Nan') était *Phiên-trần* de la seigneurie de Huê paraît se justifier, dans l'idée du seigneur vietnamien, par le fait que c'était lui-même qui était intervenu militairement au Cambodge en 1658, qui avait redonné la paix à ce pays et qui avait exigé du roi khmer Rāmādhīpatī 1^{er} (Cau Bañā Cand), fait prisonnier, que le royaume khmer demeurât « à jamais vassal de l'Empire d'Annam ». Nous avons vu cependant que la mort de Rāmādhīpatī 1^{er} (Cau Bañā Cand) au cours de son voyage de retour au Cambodge annula en droit toutes les conditions imposées à lui par Hiên-Vương et que le roi Paramarājā VIII (Ấng Sūr) interrompit toutes les relations avec la seigneurie vietnamienne dès 1667 (MAK PHOEUEN & PO DHARMA, *op. cit.*, p. 313-316).

(80) La défense des sujets vietnamiens vivant sur la frontière et à l'intérieur du royaume khmer était un devoir pour tous les seigneurs de Huê. C'est en se référant à ce devoir, défini par les traditions vietnamiennes, que les Nguyễn avaient, vers la même époque, exercé leur contrôle sur le royaume de Campā (Pāṇḍuraṅga) et obligé ce royaume à reconnaître l'existence politique des ressortissants viet̃et vivant dans ce royaume (cf. PO DHARMA, *Le Pāṇḍuraṅga (Campā) 1802-1835. Ses rapports avec le Viêtnam*, Paris, EFEO, 1987, t. I, p. 69-71). Il en résulte que les affaires des émigrés vietnamiens vivant dans la région de Daung Nai, Barea et Prei Nokor (qui allaient bientôt devenir Đông-nai, Bà-rija et Gia-đinh) étaient liées à la décision des Nguyễn d'intervenir au Cambodge, ces derniers ayant l'intention de rattacher administrativement et politiquement ces émigrés viet̃et aux autorités de la cour de Huê.

(81) La domination siamoise au Sud (c'est-à-dire au Cambodge) constituait toujours une des principales préoccupations de la cour des Nguyễn. Les annales vietnamiennes ainsi que plusieurs historiens vietnamiens — entre autres LÊ THÃNH KHÔI, *op. cit.* (1955, p. 266) et PHAN KHOANG, *Việt sử xũ đàng trong 1558-1777. Cuộc nam tiến của dân tộc Việtnam* (1969, p. 405) — laissent entendre que si Hiên-Vương intervint à nouveau au Cambodge en « 1674 », c'était parce que le roi khmer Kaev Ĩvā II avait demandé à la cour siamoise de lui apporter une aide militaire pour écarter du pouvoir le prince Nặc Nôn (Ấng Nan'). Mais cette demande d'aide militaire siamoise, supposée faite par le roi khmer Kaev Ĩvā II, n'est confirmée, sauf omission, ni par les chroniques royales khmères, ni par les annales thaïes, ni par les sources occidentales. En tout cas, c'est ce risque d'intervention siamoise en pays khmer qui aurait poussé Nguyễn-Phuoc-Tân (Hiên-Vương), qui venait de repousser les Trịnh (1672), à intervenir militairement au Cambodge afin d'affirmer lui aussi son autorité sur ce pays.

(82) ĐNTLTB, tập I, p. 122; GĐTTC, tập trung, p. 7.

(83) Cf. *supra*, p. 238 (aide de Huê accordée à l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī). *Un* correspond au mot vietnamien *ông*, qui signifie « monsieur, maître, grand-père... » (J. F. M. GENIBREL, *Dictionnaire annamite-français*, Saigon, 1898, p. 585); *Dhammū* correspond au titre vietnamien *Tham-muu*, « [Chef d'] État-Major ».

Selon les chroniques royales khmères VJ et P63, les premières rencontres eurent lieu devant Phnom-Penh, mais sans que l'une ou l'autre des troupes remporte la victoire. Les troupes vietnamiennes (de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī) se fixèrent alors à Lovea Em, face à Phnom-Penh, et y établirent des retranchements. Au mois de Cetr de l'année du Bœuf, sixième de la décade (= avril-mai 1674), l'*ubhayorāj* déclencha une nouvelle attaque de la forteresse de Phnom-Penh qui, cette fois, fut prise. Tirant profit de sa victoire, l'*ubhayorāj* fit attaquer la capitale Oudong par cinq mille soldats venant par voie de terre⁸⁴.

La chronique royale P57 place, elle, les premières rencontres à Srei Sâr Chhor (Srei Santhor). S'il en fut ainsi, les troupes vietnamiennes conduites par l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī et le prince Aṅg Nan' n'auraient pas remonté directement le Tonlé Thom/Mékong vers Phnom-Penh, mais seraient passées par Banam et le Tonlé Tauch pour se rendre à Srei Santhor où, nous dit la chronique, elles battirent celles du roi d'Oudong. Après d'autres engagements non décisifs, les troupes khmères de Kaev H̄vā II allèrent se fortifier à Phnom-Penh, tandis que celles de l'*ubhayorāj* s'installaient à Lovea Em. P57 ne fait pas état à cette époque de la chute de la forteresse de Phnom-Penh bien qu'elle fasse état à plusieurs reprises d'engagements militaires entre les deux camps⁸⁵.

Les annales vietnamiennes, sans fournir de détails sur les différentes batailles, mentionnent qu'au quatrième mois de l'année Giáp Dần (= année du Tigre, mai-juin 1674), les troupes envoyées par Huê s'emparèrent de trois forteresses cambodgiennes : Sàï-côn (Saigon), Gò-bích (Lovêk) et Nam-vang (Phnom-Penh)⁸⁶. En ce qui concerne les opérations militaires proprement dites, Phan Khoang⁸⁷ qui se réfère aux annales vietnamiennes mais sans les citer, écrit que le corps expéditionnaire vietnamien conduit par Nguyễn Diên Phái arriva à Mũi-xuy (Bà-rià, aux confins du Gia-định)⁸⁸ le 3^e mois de l'année Giáp Dân (= année du Tigre, avril-mai 1674 A.D.) et qu'il s'empara de sa forteresse sans effusion de sang. Mais trois jours après, l'armée khmère de Nặc ông Đai (Kaev H̄vā II) lança une contre-attaque et encercla cette ville-forteresse. Nguyễn Dương Lâm intervint alors avec une armée importante pour dégager les soldats vietnamiens encerclés. Il attaqua les Khmers et leur causa de lourdes pertes. Profitant de cette victoire, poursuivit Phan Khoang, les troupes vietnamiennes lancèrent une attaque contre la citadelle de Sàï-côn (Saigon, en khm. Prei Nokor). Puis, le 4^e mois de la même année, ces mêmes troupes furent divisées en deux corps, dont l'un prit la voie d'eau et l'autre la voie

(84) MÀK PHOËUN, *op. cit.*, p. 210-211.

(85) MÀK PHOËUN, *op. cit.*, p. 383-384.

(86) ĐNLTB, tập I, p. 122; GĐTTC, tập trung, p. 7.

Gò-bích (Lovêk/Longvêk) — nom de l'ancienne capitale khmère abandonnée dès 1594 — devait être plus ou moins rattachée à Oudong, capitale khmère de l'époque, puisqu'elle n'était située qu'à deux lieues au Nord de cette nouvelle capitale. On notera qu'au xvii^e siècle, les Hollandais donnaient toujours à la capitale du Cambodge le nom de Eauweck/Lovêk (cf. A. CABATON, *op. cit.*, p. 156-157). C'est certainement par erreur que C. B.-Maybon fait correspondre Gò-bích/Khu-bích à Kampot (C. B.-MAYBON, *op. cit.*, p. 118).

(87) PHAN KHOANG, *op. cit.*, p. 406.

(88) L'attaque de cette place et de celle de Sàï-côn (Prei Nokor/Saigon) confirme donc, contrairement à ce qu'ont écrit certains historiens, que les territoires qui en dépendaient, faisaient toujours, à cette époque, partie intégrante du royaume khmer (cf. MÀK PHOËUN & PO DHARMA, *op. cit.*, p. 317).

de terre. Ces deux corps se dirigèrent l'un vers Gò-bích (Lovêk), et l'autre vers Nam-vang (Phnom-Penh), qu'ils attaquèrent et prirent⁸⁹.

Toujours selon les textes vietnamiens, après la chute de Nam-vang (Phnom-Penh) et de Gò-bích (Lovêk) en 1674, le roi khmer Nặc ông Đai (Kaev H̄vā II) s'enfuit en direction du Siam et s'installa, précise le *Đại Nam Chính Biên Liệt Truyện*⁹⁰, dans une zone montagneuse, plus précisément au village nommé Vĩnh Đâm Lân⁹¹. C'est à partir de cette date (1674) que le Cambodge tomba aux mains de Nặc Tân (Rāmādhīpatī)⁹² et de Nặc Nộn (Âng Nan'), les protégés du corps expéditionnaire vietnamien⁹³. Quant aux missionnaires français, ils écrivent, sans faire état des batailles entre Khmers et Vietnamiens, que l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, escorté de trois mille hommes de troupes vietnamiennes, surprit si fort son neveu le roi Kaev H̄vā II qu'il le contraignit à se réfugier une seconde fois dans la forêt⁹⁴.

Mort de l'ubhayorāj Rāmādhīpatī (Uđāy Surivañs Âng Tan'):

D'après les chroniques royales khmères VJ et P63, l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, après avoir ordonné à ses troupes de se diriger vers la capitale Oudong et de s'en emparer, fut pris d'un grave malaise⁹⁵ et mourut, non sans avoir recommandé aux mandarins militaires vietnamiens d'apporter toute leur aide au prince Âng Nan', afin que celui-ci puisse accéder au trône khmer⁹⁶.

Selon les annales vietnamiennes, Nặc Tân (Rāmādhīpatī) mourut de maladie lors de son retour au Cambodge, peu après la victoire remportée par le corps expéditionnaire vietnamien à Gò-bích (Lovêk) et à Nam-vang (Phnom-Penh)⁹⁷.

Quant aux missionnaires français, ils écrivent que le roi d'Oudong Kaev H̄vā II fut contraint à se réfugier dans la forêt, ce qui revient à dire que ce monarque dut abandonner sa capitale et d'autres places fortifiées. Mais comme le roi fugitif avait emporté avec lui tous les trésors et était entouré d'une armée considérable, l'*ubhayorāj* ne put rien tenter contre lui. Le Cambodge fut alors divisé en deux : le Nord et le Nord-Ouest dépendant du roi Kaev H̄vā II (Âng Jī), et le Sud de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī (Uđāy Surivañs Âng Tan') qui, précisent ces missionnaires,

(89) Selon Trương Vĩnh Ký, qui ne donne pas lui non plus ses sources, le chef du corps expéditionnaire vietnamien fit répandre un faux bruit disant qu'il allait construire des bateaux pour donner la chasse aux pirates. Il se présenta ensuite à l'embouchure du Mékong où il fit tomber la chaîne qui en barrait l'entrée. Puis il fit enlever les forts de Gò-bích (Lovêk), avant de se diriger brusquement vers la ville de Phnom-Penh. Le roi khmer Neac-ông-thai (Kaev H̄vā II) abandonna alors la ville et s'enfuit dans les bois (TRƯƠNG VĨNH KÝ, *op. cit.*, vol. 2, p. 153-154).

(90) *DNCBLT*, p. 397.

(91) Manifestement Pram Damloeng, nom d'une localité cambodgienne — mentionné aussi par les chroniques royales khmères — située dans la province de Samrong Tong, dont le site exacte reste à identifier. Le roi Kaev H̄vā II ne s'enfuit donc pas au Siam, mais resta en territoire khmer.

(92) Les textes historiques vietnamiens reconnaissent ici le rôle et l'importance de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, oncle et père adoptif du prince Âng Nan'.

(93) On verra plus loin que la victoire vietnamienne ne fut pas aussi nette que semblent le laisser croire les annales vietnamiennes.

(94) *Relation 1676-1677*, p. 148.

(95) Le terme khmer employé est *ahivāl* ou *ahivātarog*, maladie non exactement identifiée. C'est la maladie des « souffles du corps », qui est considérée comme aussi dangereuse que le venin du serpent. Son équivalent populaire semble être *khyal' ga*, « vent muet » (sur cette dernière maladie, voir M. ПІАТ, « Médecine populaire au Cambodge » *BSEI*, 4^e trim. 1965, n. s. t. XL, n° 4, p. 309).

(96) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 211.

(97) *GĐTTC*, tập trung, p. 8.

res, se fit proclamer roi. Après quoi il renvoya les troupes vietnamiennes dans leur pays avec des présents considérables pour le seigneur de Huê. Deux ans plus tard, alors que la situation n'était toujours pas réglée, Rāmādhīpatī mourut subitement «sans avoir pû se donner un successeur»⁹⁸.

Les données ci-dessus posent problème, non seulement parce qu'elles sont en contradiction sur certains points essentiels avec les chroniques royales khmères et les annales vietnamiennes, mais aussi et surtout avec celles fournies antérieurement par ces mêmes missionnaires, et aussi par Nicolas Gervaise. En effet, dans la *Relation 1672-1675* — *Relation* attribuée au Père Vachet — l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī n'est à aucun moment désigné comme roi du Cambodge. D'autre part, cette *Relation* mentionne que l'*ubhayorāj* n'avait pas demandé le secours des troupes de Huê pour lui-même mais pour aider le cadet des deux frères (lire : des deux cousins) c'est-à-dire le prince Aṅg Nan'. Elle ajoute aussi qu'après avoir chassé le roi régnant (Kaev Īvā II) de son trône, de sa capitale et l'avoir obligé à se réfugier dans les bois et les montagnes, l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī fit massacrer des reines, des personnages importants, puis qu'il fut lui-même assassiné, tout comme un autre ministre qui, ayant voulu s'emparer du royaume au milieu de la confusion générale, fut empoisonné⁹⁹.

Cette *Relation 1672-1675* diffère des autres sources en mentionnant que l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī fut assassiné. Par contre, pas plus que les chroniques royales khmères ou les annales vietnamiennes, elle ne mentionne que Rāmādhīpatī se fit proclamer roi ni que les troupes d'intervention vietnamiennes se retirèrent avant la mort de cet *ubhayorāj*. Quant à l'absence d'ambition que cette *Relation* attribue à l'*ubhayorāj*, qui n'aurait pas brigué le trône pour lui-même, mais plutôt pour son fils adoptif Aṅg Nan', elle est aussi mise en évidence par Nicolas Gervaise, qui par ailleurs donne des activités de Nac-Cotrei (l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī) pendant cette période, une version totalement différente des autres auteurs. Il écrit en effet que lorsque le prince Nac-Cotrei (Rāmādhīpatī) apprit, à son retour de Cochinchine, la mort de son épouse, sa douleur fut si profonde qu'il prit la résolution de quitter le monde et de se faire moine. Il se retira effectivement dans «une affreuse solitude», loin des villes et de la cour, où il finit paisiblement sa vie¹⁰⁰. Cependant, ajoute Nicolas Gervaise, tant que ce prince resta en vie, le roi d'Oudong Kaev Īvā II n'osa jamais paraître en public, ni même prendre le titre (officiel) de roi¹⁰¹.

Date de la mort de Rāmādhīpatī.

D'après la plupart des chroniques royales khmères, l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī serait mort en 1596 de la grande ère, année du Tigre, sixième de la décade, soit en

(98) *Relation 1676-1677*, p. 148-149.

(99) *Relation 1672-1675*, p. 329.

(100) N. GERVAISE, *op. cit.*, p. 276; voir aussi Lo-Looz, *op. cit.*, t. I, p. 7, n. a.

N. Gervaise passe sous silence la présence des troupes vietnamiennes accompagnant l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī au Cambodge ainsi que la prise par ce prince de la capitale Oudong. Quant aux missionnaires français, bien qu'ils notent la fuite de Kaev Īvā II (Aṅg Jī) de sa capitale, ils ne disent pas explicitement que l'*ubhayorāj* s'installa dans cette ville.

(101) Si ce que dit N. Gervaise est vrai, cet effacement (relatif) du roi Kaev Īvā II pourrait expliquer le retard des échanges de civilités entre ce (nouveau) monarque et le gouverneur de Batavia, puisqu'ils eurent seulement lieu en 1674, c'est-à-dire vraisemblablement après le décès de Rāmādhīpatī (W. J. M. BUCH, *op. cit.*, p. 236, et voir aussi *infra*).

1674/5 de l'ère chrétienne. VJ et P63 précisent qu'il mourut après avoir donné l'ordre d'aller attaquer Oudong, la capitale, c'est-à-dire peu après avril-mai 1674, date à laquelle Phnom-Penh était tombée¹⁰². Selon le *Gia Định Thành Thông Chí*, le prince Nặc Tân (Rāmādhīpatī) mourut entre le 4^e mois et le 6^e mois de l'année de Giáp Dần (année du Tigre), c'est-à-dire entre mai-juin et juillet-août 1674 A.D.¹⁰³. Quant à la *Relation 1672-1675*, elle place la mort de l'*ubhayorāj* dès avant la fin de l'année 1674¹⁰⁴. On constate donc que tous les textes sont unanimes pour donner 1674 comme date du décès de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī (Uđăy Surivañs Añg Tan').

V. SECONDE PHASE DE L'INTERVENTION MILITAIRE VIETNAMIENNE

Les défaites vietnamiennes.

La mort de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī n'interrompit pas les offensives militaires vietnamiennes contre la capitale Oudong, mais elles furent désormais menées au nom du prince Añg Nan'. Selon VJ et P63, après les funérailles, faites à la hâte, de l'*ubhayorāj*, les généraux vietnamiens ordonnèrent à leurs troupes d'aller par voie d'eau et par voie de terre, attaquer Oudong. Toutefois, le roi Kaev H̄vā II ne restait pas inactif. Ayant appris la mort de l'*ubhayorāj*, et considérant à juste raison qu'il pouvait en tirer avantage, il chargea ses chefs militaires d'aller à la rencontre des colonnes ennemies. Les troupes venant par voie d'eau se rencontrèrent à Chraing Chamrès (en Ponhea Lü, dans Kandal) et celles venant par voie de terre à Boeng Khbên (un peu à l'Ouest de Phnom-Penh). C'est là qu'eurent lieu les batailles. Les troupes royales de Kaev H̄vā II l'emportèrent sur les troupes vietnamiennes, qui se replièrent et s'installèrent dans la province de Srei Santhor¹⁰⁵.

(102) Cf. p. 248, n. 95.

(103) *GDTC*, tập trung, p. 8.

(104) *Relation 1672-1675*, p. 329-330.

On a vu que selon la *Relation 1676-1677*, le roi Chay-Nhiet (Padumarājā II) régna deux années, ce qui revient à dire, selon le décompte occidental et compte tenu de la date de son accession au pouvoir, qui correspond à la date de la fuite de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī en Cochinchine (1672), que ce monarque régna jusqu'en 1674. D'un autre côté, le retour de cet *ubhayorāj* au Cambodge, accompagné des troupes d'intervention vietnamiennes, eut lieu après le décès de Padumarājā II, ce qui revient à dire que ce retour eut lieu au plus tôt en cette année 1674. Or selon la même *Relation 1676-1677*, l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī mourut deux ans après son retour au Cambodge, ce qui place cette mort, toujours selon le décompte occidental, en 1676, ce qui est manifestement impossible, compte tenu des sources khmères et vietnamiennes et aussi des données de la *Relation 1672-1675* notées *supra*. Seul le décompte traditionnel cambodgien et indochinois est ici satisfaisant — on n'oubliera pas que les missionnaires ont pris leurs renseignements auprès des habitants du pays, c'est-à-dire, sinon des Cambodgiens eux-mêmes, du moins (plus vraisemblablement) des Vietnamiens, parce que d'une part ce sont ces derniers qui le plus souvent s'étaient convertis au christianisme et que d'autre part les noms cambodgiens notés par les missionnaires sont très déformés. En adoptant le décompte traditionnel cambodgien et indochinois, on voit, et cela en conformité avec les données des chroniques royales khmères et des annales vietnamiennes, que le roi Padumarājā II (Sri Jayajetth) mourut en 1673 et l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī (Uđăy Surivañs Añg Tan') en 1674, ce qui revient à dire que son retour au Cambodge eut lieu sur la fin de 1673, (ou à la rigueur, étant donné le chevauchement des années du calendrier grégorien et des calendriers cambodgien et vietnamien, au début de 1674), date à laquelle doit être placée la deuxième intervention militaire vietnamienne au Cambodge; cette intervention étant certainement précédée par des hostilités larvées entre les deux parties en présence, ce qui explique une certaine discordance de dates entre les sources khmères et vietnamiennes.

(105) MAK PHOEUN, *op. cit.*, p. 211-212.

Ces données sont confirmées par la *Relation 1672-1675* qui mentionne que les troupes des Nguyễn soutenant le prince Aṅg Nan', ne furent pas victorieuses au début — après le décès de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī — mais qu'elles subirent des défaites du fait de leur nombre inférieur à celui des troupes de Kaev Īvā II. Selon cette *Relation 1672-1675*, les Cochinchinois s'avancèrent jusqu'à la ville royale (Oudong), mais en furent repoussés et furent contraints de reculer jusqu'au port (?)¹⁰⁶.

Le renforcement de l'aide vietnamienne.

D'après les chroniques royales VJ et P63, les généraux viêt, après l'insuccès de leur offensive contre la capitale Oudong, demandèrent au prince khmer Aṅg Nan' l'autorisation de ramener leurs soldats dans leur pays. P57 ajoute qu'ils invoquèrent l'obligation dans laquelle ils étaient d'aller rendre compte de leur mission à leur seigneur, alors que P63 mentionne qu'ils justifèrent leur demande en disant qu'ils avaient appris que leur pays était à nouveau attaqué par les Chinois¹⁰⁷. Ce départ peut donc avoir eu un rapport avec la rumeur faisant état d'une attaque possible des troupes des Trĩnh — qui n'avaient plus franchi le Sōng-gianh depuis 1673 — comme il peut avoir eu un rapport avec l'échec vietnamien devant Oudong, les chefs militaires viêt ayant ressenti le besoin d'aller demander des ordres et des renforts du seigneur Hiên-Vương. Il ne faudrait cependant pas croire que toute l'armée de Huê quitta le pays, puisque les chroniques royales VJ et P63 précisent que les chefs militaires vietnamiens laissèrent derrière eux un corps de six mille combattants pour assurer la protection du prince Aṅg Nan'¹⁰⁸.

Les annales vietnamiennes ne disent mot du retrait partiel des troupes vietnamiennes, ni même des difficultés réelles rencontrées par ces troupes devant les armées khmères du roi Kaev Īvā II¹⁰⁹. Quant à la *Relation 1672-1675*¹¹⁰, elle confirme indirectement les chroniques royales khmères en signalant qu'à la suite de leur défaite, les troupes vietnamiennes du prince Aṅg Nan' reçurent du seigneur de Huê des renforts à qui le seigneur vietnamien intima l'ordre «de vaincre ou de mourir».

(106) *Relation 1672-1675*, p. 329-330.

(107) MÀK PHOÈUN, *op. cit.*, p. 212 & 385.

Il faut entendre par «Chinois» les armées des Trĩnh (cf. MÀK PHOÈUN & PÒ DHARMA, *op. cit.*, p. 294, n. 2). Ce retrait des troupes vietnamiennes signalé par VJ et P63 comme ayant eu lieu en 1674 pourrait plutôt avoir eu lieu l'année suivante, c'est-à-dire en 1675 (cf. *infra*).

(108) MÀK PHOÈUN, *op. cit.*, p. 212 & 385.

Le chiffre de six mille hommes laissés par les généraux vietnamiens paraît exagéré, à moins qu'on y inclût aussi les partisans cambodgiens du prince Aṅg Nan'.

(109) Les historiens du Vietnam présentent l'intervention militaire vietnamienne comme une marche triomphale et rapide (cf. LÊ THÁNH KHÔI, *op. cit.*, 1955, p. 266; TRƯƠNG VINH KỶ, *op. cit.*, vol. 2, p. 154). Mais les annales vietnamiennes signaleront plus tard la mort de deux des trois mandarins militaires viêt qui commandaient le corps expéditionnaire vietnamien au Cambodge.

(110) *Relation 1672-1675*, p. 330.

Selon la *Relation 1676-1677*, qui passe sous silence les batailles ayant eu lieu après la mort de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī — rappelons que selon cette *Relation 1676-1677*, les troupes vietnamiennes avaient déjà été renvoyées dans leur pays par l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī (cf. p. 249, n. 98) — le prince Aṅg Nan' prétendit succéder à cet *ubhayorāj* mais il ne vit que peu de gens embrasser son parti. Aussi demanda-t-il la protection du seigneur de Huê qui lui dépêcha deux mille hommes à qui il fut donné ordre de se saisir du roi Kaev Īvā II qui était toujours réfugié dans la forêt. Selon cette même *Relation 1676-1677*, le prince Aṅg Nan' s'était déjà fortifié dans la capitale (Oudong), mais cette donnée n'est confirmée par aucune autre source et semble correspondre à une situation ultérieure.

La partition du Cambodge.

D'après les missionnaires français, les troupes vietnamiennes du prince Aṅg Nan', après avoir reçu des renforts du seigneur de Huê, revinrent attaquer Oudong dont elles s'emparèrent. Elles faillirent même se saisir du roi Kaev Ħvā II, qui put cependant échapper à l'ennemi en prenant la fuite, abandonnant ainsi le trône au prince Aṅg Nan', que ses troupes reconnurent comme «souverain». Néanmoins, ne s'estimant pas assez fortes pour poursuivre le roi fugitif Kaev Ħvā II jusque dans ses retranchements situés en forêt et dans les montagnes, les troupes vietnamiennes du prince Aṅg Nan' s'installèrent dans la plaine où elles reçurent l'ordre de cultiver la terre pour subvenir à leurs besoins jusqu'à ce que la guerre se termine en faveur de ce prince cambodgien¹¹¹.

Les mêmes missionnaires français écrivent par ailleurs que l'armée de secours vietnamienne, bien qu'elle ait été peu nombreuse, battit à plusieurs reprises l'armée royale de Kaev Ħvā II. Ils ajoutent aussi qu'au cours de cette guerre, la maladie frappa les deux camps et que le roi de Huê se trouva dans l'impossibilité d'envoyer de nouvelles troupes au secours du prince cambodgien Aṅg Nan' du fait de la pression constante que les soldats de la seigneurie des Trĩnh faisaient peser sur lui. La *Relation 1676-1677* note aussi qu'une sorte de trêve s'établit entre les troupes du roi Kaev Ħvā II et celles du prince Aṅg Nan' qui se partagèrent le pays; le prince Aṅg Nan' prenant le contrôle du territoire allant de la capitale (Oudong) jusqu'à l'embouchure du Mėkong (Tonlé Thom), tandis que le roi Kaev Ħvā II exerçant sa souveraineté sur la partie du royaume allant de cette même capitale jusqu'aux frontières du Laos et du Siam¹¹².

Ce partage du royaume khmer en deux parties est aussi mentionné par les chroniques royales du Cambodge qui notent qu'après la défaite des troupes vietnamiennes du prince Aṅg Nan' devant Oudong, celles-ci s'installèrent dans Srei Santhor. La partie du territoire khmer située à l'Est du Tonlé Thom (Mėkong) se trouva alors placée sous la tutelle du prince Aṅg Nan' alors que la partie occidentale se trouva placée sous celle du roi Kaev Ħvā II. C'est à la suite de ce partage tacite que le prince Aṅg Nan' s'éleva lui-même à la dignité d'*ubhayorāj*¹¹³ et prit le titre de

(111) *Relation 1672-1675*, p. 330.

Cette *Relation* fait aussi état de la pénétration de troupes siamoises au Cambodge, qui aurait eu lieu en 1674, sans avoir été sollicitée par aucune des parties en présence. D'après ce texte, le roi de Siam aurait envoyé de son propre chef une armée de dix mille hommes au Cambodge avec ordre de se joindre au parti qui paraîtrait le plus fort. Cependant, comme les choses traînaient sans qu'il y ait ni vainqueur ni vaincu et que le roi siamois avait peur «de s'attirer sur les bras les Cochinchinois», il rappela ses troupes et n'intervint plus dans les affaires cambodgiennes jusqu'à fin 1674.

(112) *Relation 1676-1677*, p. 150.

Nicolas Gervaise ne fait pas état de batailles entre troupes khmères et vietnamiennes à cette époque, se contentant de signaler qu'à la suite de la mort de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, son neveu Nac-Cesta (Kaev Ħvā II) s'empara de tout le royaume. Afin de le conserver dans sa totalité, il demanda l'agrément du roi de Cochinchine, qui ne lui adjugea que la moitié du territoire, l'autre moitié étant dévolue au prince Nac-Non (Aṅg Nan') (N. GERVAISE, *op. cit.*, p. 276-277; Lo-Looz, *op. cit.*, t. I, p. 7, n. a).

(113) On remarque que le prince Aṅg Nan' ne se fit pas proclamer «souverain» du Cambodge (cf. p. 241-242), mais seulement *ubhayorāj*, titre généralement réservé à un souverain ayant abdicé. Il se peut qu'il ait agi ainsi parce que les attributs royaux étaient toujours détenus par le roi Kaev Ħvā II (Aṅg Jī) et parce qu'il se présentait toujours comme le successeur de son oncle et père adoptif l'*ubhayorāj* décédé.

Padumarājā (vers juin-juillet 1674 A.D., selon VJ et P63). L'élévation de ce prince à la dignité d'*ubhayorāj* eut lieu dans son fief, et non dans la capitale Oudong¹¹⁴.

VI. RETRAIT DES TROUPES VIETNAMIENNES

La trêve fut mise à profit par chacune des deux parties pour renforcer ses positions. Le roi Kaev Ħvā II chercha, selon la *Relation 1672-1675*, appui auprès du roi d'Ayudhyā à qui il envoya des ambassadeurs qui furent très bien reçus, tandis que le nouveau *ubhayorāj* Padumarājā (Aṅg Nan') envoya les siens auprès du seigneur de Huê avec de riches présents. Cette *Relation 1672-1675* précise que le seigneur vietnamien était disposé à faire la paix car ses Cochinchinois périssaient en grand nombre, non pas tant du fait de la guerre que des maladies causées par la malignité de l'eau, qui lui enlevèrent quelques-uns de ses chefs militaires. De son côté, vers la fin de 1674, le roi de Siam accorda au roi Kaev Ħvā II une aide considérable en argent, armes, vivres, et envoya même plusieurs de ses galères croiser le long des côtes du Cambodge afin d'empêcher la venue des troupes vietnamiennes¹¹⁵.

Chacune des parties en présence cherchait donc à mettre à profit cette trêve pour se renforcer. Et si on en croit les missionnaires français, les partisans de l'*ubhayorāj* Padumarājā (Aṅg Nan') profitèrent même de cette accalmie pour tenter d'enlever le roi Kaev Ħvā II (Aṅg Jī) afin de le ramener en pays vietnamien et peut-être pour «faire quelque chose de pis». D'après la *Relation 1676-1677*, les Cochinchinois firent tout ce qui était en leur pouvoir pour obtenir une entrevue avec ce monarque dans le dessein bien précis de l'enlever, mais ce roi, informé des intentions des Vietnamiens et «plus adroit qu'eux», sut habilement temporiser jusqu'à ce que ces derniers soient obligés de se retirer dans leur pays¹¹⁶.

Ce retrait des troupes vietnamiennes, qui peut avoir eu lieu avant la saison des pluies de 1675, ne figure pas dans les chroniques royales khmères¹¹⁷. Ce silence s'explique peut-être par le fait que ce retrait — tout comme celui qui a été mentionné par ces chroniques après l'insuccès de l'offensive menée contre la capitale Oudong — ne fut pas total ; des combattants vietnamiens restant auprès de l'*ubhayorāj* sinon pour le défendre et le conseiller, du moins comme observateurs du seigneur de Huê.

(114) On verra plus tard que cette capitale sera attaquée à nouveau par les troupes vietnamiennes lors de leur troisième intervention au Cambodge, qui eut lieu en faveur de l'*ubhayorāj* Padumarājā (Aṅg Nan').

(115) *Relation 1672-1675*, p. 330-331.

(116) *Relation 1676-1677*, p. 150.

(117) A moins que ce retrait soit celui-là même signalé en 1674 par les chroniques royales khmères, la date donnée par ces textes étant alors erronée. Dans ce cas, il faudrait placer, comme le disent les missionnaires français, le retrait des troupes vietnamiennes après l'élévation du prince Aṅg Nan' à la dignité d'*ubhayorāj*, c'est-à-dire comme on l'a mentionné précédemment, vers le début de la saison des pluies de 1675. On notera que la chronique royale P57, qui signale aussi le retrait des troupes vietnamiennes, ne fournit pas la date de ce départ (ΜΑΚ ΡΗΘΕΥΝ, *op. cit.*, p. 385 ; cf. aussi p. 251, n. 107).

VII. NOUVELLES HOSTILITÉS ENTRE LE ROI ET L'UBHAYORĀJ (1675-1677).

Le déroulement des opérations militaires.

Le retrait des troupes vietnamiennes fut vite suivi par de nouvelles hostilités entre le roi Keav Ħvā II (Aᅅg Jī) et l'*ubhayorāj* Padumarājā (Aᅅg Nan'). Selon la *Relation 1676-1677*, lorsque les troupes vietnamiennes eurent quitté le territoire cambodgien, le roi Kaev Ħvā II appela à son aide des Chinois de Formose (Taiwan) — était-ce encore des partisans de Koxinga? — qui, sur trois navires, vinrent se joindre à lui. Ce renfort lui permit d'attaquer puis de l'emporter sur l'*ubhayorāj* Padumarājā, mais celui-ci réussit par la suite à rétablir la situation et à battre ces troupes chinoises. Après cette victoire, l'*ubhayorāj* alla camper, vers la fin de 1676, à l'embouchure du Tonlé Thom (Mékong) ce qui lui permit, note cette *Relation*, de se saisir des vivres qui, à partir de là, étaient répartis dans tout le royaume. Et d'ajouter qu'alors que plus de quatre cents barques chargées de riz se trouvaient aux mains des troupes de l'*ubhayorāj* à l'embouchure du Tonlé Thom au début de 1677, la pénurie régnait dans le camp du roi Kaev Ħvā II¹¹⁸.

Quant aux chroniques royales du Cambodge, elles notent elles aussi qu'une tension constante exista entre le camp du roi Kaev Ħvā II et celui de l'*ubhayorāj* Padumarājā. Mais elles ne font nulle part état de la présence de troupes chinoises aux côtés du roi Kaev Ħvā II¹¹⁹. Selon P63, et aussi dans une certaine mesure selon VJ, après son élévation comme *ubhayorāj*, c'est-à-dire donc après la trêve observée par les deux parties, le prince Padumarājā (Aᅅg Nan') envoya, au cours des derniers mois de 1674, ses hommes attaquer les provinces limitrophes de Srei Santhor qui bordaient le Tonlé Thom, c'est-à-dire Thbaung Khmum, Kampong Siem et Phnom-Penh. D'après ces chroniques royales, ce n'est donc plus le roi, mais l'*ubhayorāj* qui reprit les hostilités. Par la suite ce prince traversa le fleuve et alla s'installer à Koᅅ Slakēt (dans Kien Svay) pour préparer une offensive contre les troupes royales. A la même époque, notent les chroniques royales, le roi Kaev Ħvā II quittait Oudong, qu'il confiait à la garde de son frère cadet¹²⁰ le prince Jayajetᅇᅇhā (Aᅅg Sūr), et se rendait à Pram Damloeng, dans la province de Samrong Tong, afin d'y rassembler des troupes¹²¹.

(118) *Relation 1676-1677*, p. 150-151.

Si la région du bas-Cambodge (Kampuchea Krom) était productrice de riz, de bétail, de poissons et de sel, d'autres régions du Cambodge tenues par le roi Kaev Ħvā II étaient aussi productrices de ces denrées. Quoi qu'il en soit, l'action de l'*ubhayorāj* Padumarājā dut gravement perturber le mouvement de navigation fluviale et commerciale du pays, et entraîner certainement une pénurie de produits importés dans le camp du roi Keav Ħvā II.

(119) Les chroniques royales du Cambodge feront état plus tard, de la défection d'un dignitaire chinois au service du roi d'Oudong Jayajetᅇᅇhā III (Aᅅg Sūr), successeur de Kaev Ħvā II. Existe-il un lien entre ce personnage et les Chinois venus de Formose pour aider le roi Kaev Ħvā II?

(120) En réalité son demi-frère (cf. *supra* p. 230).

(121) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 212-213 & 385-386; cf. aussi P57, vol. VI, p. 57-59.

Selon Nicolas Gervaise, le roi Nac-Cesta (Kaev Ħvā II) et le prince Nac-Non (Aᅅg Nan') se livrèrent plusieurs batailles trois ans durant; il y eut bien du sang répandu de part et d'autre, mais la victoire resta toujours incertaine (Nicolas GERVAISE, *op. cit.*, p. 277).

Après la mort de l'ancien *ubhayorāj* Rāmādhīpatī (1674), la guerre entre le roi Kaev Ħvā II (Aᅅg Jī) et l'*ubhayorāj* Padumarājā (Aᅅg Nan') dura donc, d'après Nicolas Gervaise, jusqu'en 1677.

P57, complétant et corrigeant P63 et VJ, fait état de batailles au résultat incertain qui eurent lieu entre les deux camps après l'élévation du prince Aṅg Nan' à la dignité d'*ubhayorāj*, surtout durant les années 1675 et 1676. Toujours selon P57, l'*ubhayorāj* Padumarājā amena, vers le début de 1677, de nombreuses troupes de l'Est pour aller attaquer le prince Jayajeṭṭhā (Aṅg Sūr) — appelé Srī Dhammarājā par P57 — mais le roi Kaev H̄vā II s'opposa à lui à Phnom-Penh. Ce dernier fut battu et se replia vers l'Ouest, à Pram Damloeng, dans la province de Samrong Tong. Après avoir été informé de cette défaite, le prince Jayajeṭṭhā (Aṅg Sūr) rassembla des troupes des provinces du Nord et alla attaquer l'*ubhayorāj* Padumarājā à Phnom-Penh, où devaient le rejoindre les troupes du roi venant de l'Ouest. Toujours en ce début de 1677, le prince Jayajeṭṭhā (Aṅg Sūr) réussit à reprendre la forteresse de Phnom-Penh à l'*ubhayorāj* qui, craignant d'être pris en tenaille, se replia à nouveau dans la province de Srei Santhor¹²².

C'est aussi en ce début de 1677 — c'est-à-dire au plus fort des luttes qui opposaient les deux camps, si l'on croit P57 — que le roi et l'*ubhayorāj* auraient, selon la *Relation 1676-1677*, envoyé chacun une ambassade à la cour de Cochinchine pour lui demander aide. Mais précise ce texte, à la cour de Hiên-Vuong, on laissa entendre « qu'on n'estoit pas fasché qu'ils [les deux rivaux cambodgiens] se détruisissent »¹²³.

La mort du roi Kaev H̄vā II.

Les annales vietnamiennes présentent la deuxième intervention militaire des Nguyễn au Cambodge comme un total succès puisqu'elles signalent que lorsque « l'armée d'Annam entra dans le Cambodge, (...) le roi *Neac-chi* [Kaev H̄vā II (Aṅg Jī)] perdit en même temps la vie et la couronne »¹²⁴; la mort du roi Kaev H̄vā II étant enregistrée avant même celle de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī (Uḍāy Surivaṅs Aṅg Tan'), c'est-à-dire grosso modo, vers le milieu de 1674. Néanmoins, le *Đại Nam Chính Biên Liệt Truyện* n'est pas aussi affirmatif puisqu'il note seulement que le roi Kaev H̄vā II s'enfuit à Vĩnh Đầm Lân (Pram Damloeng, dans la province de Samrong Tong) lors de l'attaque vietnamienne et qu'il mourut plus tard dans ce lieu¹²⁵.

Bien que notant toutes la mort du roi Kaev H̄vā II, les chroniques royales khmères ne sont d'accord ni sur ses causes, ni sur sa date, ni même sur son lieu. D'après les chroniques royales P3 et P64/2 — P3 a été utilisée par Jean Moura — la mort du roi Kaev H̄vā II survint au début de l'intervention militaire vietnamienne faisant suite à la requête de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī — c'est-à-dire en 1673 — et cette mort eut lieu au combat avant celle de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, qui décéda de maladie à Pram Damloeng, c'est-à-dire là où les autres chroniques royales font

(122) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 386; cf. aussi P57, vol. VI, p. 57-59.

(123) *Relation 1676-1677*, p. 151.

(124) Cf. G. AUBARET, *op. cit.*, p. 3; cf. aussi C.-E. BOUILLEVAUX, *op. cit.*, p. 358. Cf. aussi, p. 251, n. 109.

Bien que passant sous silence l'existence de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, Trương Vĩnh Ký et Lê Thành Khôi signalent que lorsque les Vietnamiens se rendirent maîtres de Phnom-Penh, le roi khmer Neac ang thai (Kaev H̄vā II) disparut dans les bois où il périt. Trương Vĩnh Ký ajoute : « Le but de l'expédition était atteint : il s'agissait de replacer le roi sur le trône » (TRƯƠNG VĨNH KÝ, *op. cit.*, vol. 2, p. 154; LÊ THÀNH KHÔI, *op. cit.*, 1955, p. 266).

(125) *ĐNCBLT*, p. 397.

mourir le roi Kaev Ħvā II¹²⁶. Les données de P3 et de P64/2 ne concordent nullement avec celles des autres sources, khmères et occidentales, puisque les autres chroniques royales ne font pas mourir le roi à la guerre, mais de maladie à Pram Damloeng. C'est ainsi par exemple que P57 mentionne qu'après la prise de Phnom-Penh par le prince Jayajetthā (Aᅅg Sūr), les troupes royales de l'Ouest ne rejoignirent pas ce dernier car le roi avait contracté une maladie qui l'emporta subitement.

Les chroniques royales divergent aussi sur la date de la mort du roi Kaev Ħvā II, mais toutes les versions dont les dates s'accordent avec les données des sources occidentales contemporaines, comme par exemple B39/12/B de Nañ et P57, le font mourir vers le début de 1677¹²⁷.

La *Relation 1676-1677* ne donne pas les causes de la mort du roi Kaev Ħvā II. Tout au plus rapporte-elle qu'on reçut la nouvelle de son décès vers la fin du mois de mai 1677 — ce qui ne veut pas dire que le roi mourut ce mois-là, sa mort pouvant avoir été tenue cachée provisoirement pour des raisons tactiques¹²⁸. Nicolas Gervaise, qui fournit très peu de dates, écrit que le roi « mourut trois ans après, sans qu'on pût dire qu'il ait été le vainqueur, ou le vaincu »¹²⁹. Il semble clair d'après son récit, que cette mort du roi Kaev Ħvā II eut lieu trois ans après celle de son oncle l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, qui était survenue en 1674, après le début des hostilités entre ce roi et le prince Aᅅg Nan', ce qui placerait cet événement en 1677. Mais c'est le témoignage des Hollandais qui nous paraît ici capital. Selon eux, la mort du roi Keav Ħvā II eut lieu vers le début de 1677, puisque c'est le 1^{er} février de cette année que le nouveau roi khmer — dont ils n'indiquent pas le nom¹³⁰ — annonça au gouverneur général de Batavia la mort de son prédécesseur et sa propre accession à la magistrature suprême¹³¹.

VIII. AVÈNEMENT DE JAYAJETTHĀ III ET FUITE DE PADUMARĀJĀ EN PAYS VIËT

Selon les chroniques royales VJ et P63, la mort du roi Kaev Ħvā II (Aᅅg Jī) n'interrompt pas les hostilités entre les deux camps rivaux. Le prince Jayajetthā (Aᅅg Sūr), demi-frère du roi défunt, rassembla ses soldats et les sépara en deux corps : dix mille suivirent la voie d'eau et vingt mille la voie de terre. De son côté, l'*ubhayorāj* Padumarājā (Aᅅg Nan'), pensant que les forces du camp adverse étaient démoralisées du fait de la mort du roi, conduisit ses troupes par voie d'eau en

(126) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 387 ; J. MOURA, *op. cit.*, vol. II, p. 64.

A. Leclère, qui admet aussi cette version des faits, dit cependant en note que, d'après une autre leçon, le roi Kaev Ħvā II, vaincu à la guerre, se retira à Pram Damloeng où il mourut de maladie (A. LECLÈRE, *Histoire du Cambodge depuis le 1^{er} siècle de notre ère ...*, Paris, 1914, p. 354, n. 3).

(127) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 386.

(128) *Relation 1676-1677*, p. 151.

(129) N. GERVAISE, *op. cit.*, p. 277. Lo-Looz (*op. cit.*, t. I, p. 7, n. a) dit par erreur que le roi « Nak Sesta » (Kaev Ħvā-II) mourut « trois mois après ».

(130) Le nouveau monarque khmer dont il est question ici ne pouvait être que le successeur du roi Kaev Ħvā II (Aᅅg Jī) puisque selon les mêmes Hollandais, le roi Kaev Ħvā II, après son accession au trône, en 1674, avait lui aussi annoncé cet événement, comme l'avait fait également son prédécesseur Padumarājā II (Sri Jayajetth).

(131) W. J. M. BUCH, *op. cit.*, p. 236.

direction de Kampong Luong, dans Ponhea Lü, district sur lequel les deux armées se rencontrèrent. L'*ubhayorāj* fut vaincu. Il se retira d'abord à Koh Slakêt (dans Kien Svay), puis s'enfuit en pays vietnamien, tandis que le prince Jayajetthā (Aṅg Sūr) était invité par les dignitaires khmers à monter sur le trône. Les versions B39/12/B, DL/2 (de Nañ) mentionnent, elles, qu'à la suite de la mort du roi Kaev Ħvā II (Aṅg Jī), son demi-frère Jayajetthā monta sur le trône à Oudong sous le nom de Jayajetthā III. Comme les hostilités continuaient avec l'*ubhayorāj* Padumarājā, le roi demanda l'aide des Siamois et réussit à vaincre l'*ubhayorāj* qui s'enfuit en 1679, en pays vietnamien¹³². Si maintenant on se réfère à P57, on lit dans cette chronique¹³³ qu'après l'accession au trône du roi Jayajetthā III (début 1677), l'*ubhayorāj* attaqua à plusieurs reprises les provinces contrôlées par le nouveau monarque. Constatant que ce prince s'appuyait sur les troupes vietnamiennes — selon P57, les troupes envoyées par la cour de Phú-xuân continuaient toujours à fournir une aide à l'*ubhayorāj* Padumarājā (Aṅg Nan') — le roi Jayajetthā III (Aṅg Sūr) prit la résolution de demander l'appui militaire d'Ayudhyā. Le roi siamois Naray (1656-1688) lui envoya des troupes par voie de terre et par voie d'eau (1679). L'armée khmère du roi Jayajetthā III, renforcée par les troupes siamoises, se dirigea alors sur Phnom-Penh, puis se porta sur la rive orientale du Tonlé Thom où l'attendait l'armée de l'*ubhayorāj*. Les deux armées se battirent et l'*ubhayorāj*, vaincu, s'enfuit en pays vietnamien. P57 poursuit qu'après cette victoire, le roi Jayajetthā III chargea des mandarins d'aller gouverner les provinces de Prei Nokor (qui devait être plus tard transformée par les Vietnamiens en province de Gia-đinh) et de Peam Mésâr (qui allait être elle aussi transformée plus tard en province de Mý-tho), ainsi que d'autres provinces. P57 note encore que, du fait de l'état de guerre dans lequel était plongé le pays depuis des années, beaucoup de gens du peuple étaient morts ou avaient disparu. Quant aux champs et aux rizières, nombreux étaient ceux que l'on avait dû laisser à l'abandon et qui étaient maintenant en friche.

D'autres chroniques royales khmères donnent une version différente des faits. KK et P65 portent qu'à la suite de la mort du roi Kaev Ħvā II, le prince Aṅg Nan' vint habiter dans le palais royal d'Oudong et qu'il eut de bons rapports avec les autres membres de la famille royale. Par la suite le prince Jayajetthā (Aṅg Sūr) prit le titre de roi, tandis que le prince Aṅg Nan' prit celui d'*ubhayorāj*. Mais ils ne s'entendirent pas et la guerre éclata à nouveau. L'*ubhayorāj* Aṅg Nan', vaincu par les troupes royales qui avaient reçu l'aide des Siamois, prit la fuite en pays vietnamien. P3 et P64/2 quant à elles, mentionnent qu'après la mort du roi Kaev Ħvā II et celle de l'*ubhayorāj* Rāmādhīpatī, le prince Aṅg Nan' prit le pouvoir en s'élevant à la dignité d'*ubhayorāj*. Mais au bout de cinq mois, le prince Aṅg Sūr — le futur Jayajetthā III — vint l'attaquer et le contraignit à s'enfuir en pays vietnamien, tandis que lui-même montait sur le trône d'Oudong¹³⁴.

Alors que les chroniques royales khmères, malgré des divergences, s'accordent pour dire que l'*ubhayorāj* Padumarājā (Aṅg Nan'), vaincu par le roi d'Oudong Jayajetthā III, s'enfuit en pays viêt, les annales vietnamiennes présentent à contrario le Cambodge, à la suite de l'intervention militaire de la cour de Phú-xuân

(132) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 213-214 & 388-389.

(133) P57, vol. VI, p. 63-65.

(134) MAK PHOEN, *op. cit.*, p. 388-389.

(Huê) comme régi par deux rois, tributaires l'un et l'autre de cette cour, et cela dès le début même de cette intervention (1674). En effet, d'après le *Đại Nam Thực Lục Tiên Biên* et le *Gia Định Thành Thống Chí*¹³⁵, Nặc Sú /Neac Thu/Nặc Ong Thu [Jayajetthā III (Âng Sūr)], fils de l'ancien monarque Paramarājā VIII (Âng Sūr) (1659-1672), se serait à la suite de la chute de Nam-vang (Phnom-Penh) et de Gô-bich (Lovêk), entre mars-avril et mai-juin 1674, soumis aux autorités vietnamiennes opérant au Cambodge. Le 6^e mois de l'année Giáp Dần (année du Tigre, juillet-août 1674), dit le *Gia Định Thành Thống Chí*, le corps expéditionnaire vietnamien informa le seigneur Nguyễn-Phước-Tân (Hiên-Vương) de cette soumission. Ce dernier accorda alors à Nặc Sú (Jayajetthā III) le titre de *Chíng-vương* (roi principal, premier roi) du Cambodge, parce que ce prince était issu de sang royal, et à Nặc Nôn (l'*ubhayorāj* Padumarājā Âng Nan') celui de *Nhị-vương* (second roi [venant après le premier])¹³⁶. Les deux dirigeants khmers se partagèrent alors le pouvoir — le premier (Jayajetthā III) régnant à Oudong et le second (Padumarājā) installant son trône à Saigon — mais ils durent tous deux reconnaître la suzeraineté des Nguyễn et payer régulièrement le tribut à la cour de Phú-xuân (Huê). L'affirmation de ces annales vietnamiennes, reprise par certains historiens du Vietnam, selon laquelle le roi Nặc Sú/Neac Thu/Nặc Ong Thu (Jayajetthā III) fit sa soumission à la cour de Phú-xuân dès 1674 ne peut être acceptée puisqu'à cette époque le roi khmer Kaev Hvā II (Âng Jī), son prédécesseur, était encore en vie et régnait toujours sur le Cambodge¹³⁷. Quant à la marche triomphale et à la victoire fulgurante du corps expéditionnaire vietnamien dont font état les annales viêt, elles sont démenties, on l'a vu, tant par les sources khmères qu'occidentales. Notons cependant que les annales vietnamiennes reconnaissent que la « victoire » du corps expéditionnaire envoyé au Cambodge par les Nguyễn coûta fort cher à ces derniers. En effet des trois hauts mandarins placés à la tête des troupes d'intervention vietnamiennes, deux moururent. Le *Tham-muu*, appelé Nguyễn Diên Phái, perdit la vie dans un combat ayant eu lieu entre le 2^e mois et le 4^e mois de l'année Giáp Dần (année du Tigre, entre mars-avril et mai-juin 1674). On ignore le lieu exact de sa mort, mais le *Đại Nam Thực Lục Tiên Biên* précise qu'à la suite de sa disparition, son âme devint une sorte de « génie protecteur » qu'on vénérât dans une pagode se trouvant à l'embouchure de la rivière de Mỹ-tho (en khm. Peam Mesâr), dans la province (devenue par la suite vietnamienne) de Định-tướng. De son côté, le *Thị-chiến*, nommé Văn Sung, mourut aussi vers la même époque, au cours de cette même expédition¹³⁸. La perte de ces deux hauts mandarins militaires au cours de la campagne du Cambodge n'empêcha pas la cour de Phú-xuân de célébrer sa « victoire » sur le royaume khmer, dit le *Đại Nam Thực Lục Tiên Biên*. Cette célébration eut lieu le 6^e mois de l'année Nhâm Dần (?) (année du Tigre, en juillet-août 1674). Au cours de cette célébration, le seigneur Nguyễn-Phước-Tân (Hiên-Vương) éleva le survivant des trois hauts mandarins, le *Thông-binh* (commandant militaire) nommé Nguyễn Dương Lâm, à la dignité de *Trần-thũ* (gouverneur

(135) *ĐNLTB*, tập I, p. 122; *GDTC*, tập trung, p. 8; cf. aussi G. AUBARET, *op. cit.*, p. 3.

(136) Cf. p. 242, n. 65.

(137) Cf. p. 255-256. Il ne faut pas oublier que Jayajetthā III chassa en 1679 l'*ubhayorāj* Padumarājā, qui était le protégé des Vietnamiens, et cela très certainement avec l'aide des Siamois, ce qui permet de douter très sérieusement de sa soumission à la cour de Phú-xuân (Huê).

(138) *ĐNLTB*, tập I, p. 122. Ces pertes vietnamiennes sont aussi signalées par les missionnaires français.

militaire) de la province frontière de Thái-khang et lui accorda le pouvoir de contrôler les affaires frontalières se rapportant au Cambodge¹³⁹.

La cour des Nguyễn continua en fait à soutenir l'*ubhayorāj* Padumarājā après la mort du roi Kaev Ĥvā II et l'accession au trône du roi Jayajetthā III. Ayant appris que le successeur de Kaev Ĥvā II reprenait le combat contre l'*ubhayorāj*, dit la *Relation 1676-1677*¹⁴⁰, le seigneur Hiên-Vúông ordonna au gouverneur de la province vietnamienne de Fu-moy — ou Phú-yên¹⁴¹ — qui était la province la plus proche du Cambodge, de se tenir prêt à porter secours à Nặc-Nộn (l'*ubhayorāj* Padumarājā). Et en juin 1677, le Père Vachet qui venait d'arriver au Siam, note que le gouverneur de Fu-moy était effectivement entré au Cambodge, à la tête de mille cinq cents soldats, s'était emparé de plusieurs ports khmers et même de la capitale où il «avoit pillé, brûlé, saccagé les colonies des Chinois & des Portugais, qui s'étoient attachez à la fortune de Ken-Thoa», et tout cela parce Nac-Non (l'*ubhayorāj* Padumarājā) voulait se mettre «en estat de regner seul».

Quant à Nicolas Gervaise, il fournit les précisions suivantes : aussitôt connue la mort de Kaev Ĥvā II, le prince Nac-Non (Âng Nan') envoya à son successeur, son fils Nac-Son (lire : son demi-frère Anak Sūr ou Jayajetthā III), des présents considérables ainsi qu'un grand nombre de talapoins, pour l'aider à faire les funérailles du défunt roi¹⁴². Mais les dignitaires qui gouvernaient le royaume au nom du nouveau jeune monarque Jayajetthā III — il devait avoir alors 15 ou 16 ans — reçurent ces présents avec mépris et firent de plus mettre «à mort ces pauvres Talapoins», ce qui ralluma rapidement la guerre entre les deux camps. Alors Nac-Non (l'*ubhayorāj* Padumarājā) ne se sentant pas assez fort, demanda le secours des Vietnamiens, tandis que Nac-Son (Jayajetthā III) demandait l'appui de la cour d'Âyudhyā, qui lui fournit des troupes et de l'argent¹⁴³. Les deux armées marchèrent l'une contre l'autre, s'affrontèrent et «le champ de bataille demeura à Nac-Son qui mit en fuite les Cochinchinois». L'*ubhayorāj* Padumarājā (Âng Nan') se retira alors avec eux en terre vietnamienne¹⁴⁴.

*
**

Quoi qu'en disent les annales viêt et qu'aient écrit certains historiens du Vietnam, la deuxième intervention militaire vietnamienne au Cambodge, commencée en 1673-74, se solda par un échec, puisqu'elle se termina, après environ six ans d'hostilités, par le repli en 1679, des troupes d'intervention vietnamiennes et par la fuite en pays viêt de l'*ubhayorāj* Padumarājā (Âng Nan'), le protégé de la cour de Phú-xuân, qui ainsi abandonna le Cambodge tout entier à son rival, le roi d'Oudong Jayajetthā III (Âng Sūr), qui avait reçu l'aide des Siamois.

(139) *ĐNLTB*, tập I, p. 123.

(140) *Relation 1676-1677*, p. 151-152. Cette *Relation* rapporte par erreur que c'est le gendre ou le petit-fils de Ken-Thoa (Kaev Ĥvā II) qui reprit la lutte. Il s'agit manifestement de Jayajetthā III (Âng Sūr), demi-frère de Kaev Ĥvā II. Cf. *infra* la version donnée par Nicolas Gervaise.

(141) Cf. H. CHAPPOULIE, *op. cit.*, vol. I, p. 326, n. 5.

(142) Cet épisode est-il à rapprocher des données de certaines chroniques royales khmères selon lesquelles l'*ubhayorāj* Padumarājā (Âng Nan') entretenait, après la mort de Kaev Ĥvā II (Âng Ji), de bons rapports avec les autres membres de la famille royale khmère (cf. p. 257)?

(143) Si l'on en croit W. A. R. WOOD (*A History of Siam*, Bangkok, 1924, p. 212, n. 1), cette aide du roi Naray au roi khmer Jayajetthā III en 1679, ne figurerait pas dans les annales thaïes.

(144) M. GERVAISE, *op. cit.*, p. 277-278.

La venue de la princesse vietnamienne *Âng Cũv/Ngọc Vạn* à la cour d'Oudong, puis la première intervention militaire viêt au Cambodge en 1658-1659, avaient marqué un changement important dans l'histoire khmère. Pour le *Dai-Việt*, le Cambodge n'était plus un État étranger. Bien que les deux royaumes soient encore séparés par le territoire du *Pāṇḍuraṅga* (*Campā*) et bien que pour lancer leur première campagne militaire en pays khmer en 1658, les Vietnamiens aient dû emprunter la voie de mer, le fait que des soldats viêt soient intervenus au Cambodge — même si leur présence y fut très brève — avait amené la cour de Huê à considérer désormais ce pays comme frontalier, donc comme un pays à « protéger », et le cas échéant, à soumettre à la culture et à la civilisation vietnamiennes. Dès lors, le *Dai-Việt*, comme il l'avait fait précédemment pour le *Campā*, allait considérer le Cambodge comme placé dans sa sphère d'influence et comme une zone d'expansion potentielle. C'est ce qui explique que malgré la menace latente de la seigneurie du Nord (*Trịnh*) sur celle du Sud, les *Nguyễn* n'ont pas hésité à s'engager militairement en 1673-74 dans une deuxième intervention au Cambodge. Non pas comme l'ont cru certains Khmers pour aider leur parti — la *Relation 1676-1677* est explicite sur ce point¹⁴⁵ — mais parce que les dissensions internes du Cambodge laissaient espérer à Huê une possible vassalisation du royaume khmer ou tout au moins l'annexion d'une partie de son territoire.

L'appel aux troupes vietnamiennes par les princes *Rāmādhīpatī* (*Uđāy Surivañs* *Âng Tan'*) et *Padumarājā* (*Âng Nan'*), pour régler les dissensions internes entre les membres de la famille royale khmère entre 1673-74 et 1679, ne fit que servir les vues de cette puissance expansionniste qu'était la dynastie des *Nguyễn*. La politique menée au *Campā* par cette dernière n'avait pas servi de leçon à ces deux princes, dont l'alliance avec les Vietnamiens allait plonger le Cambodge dans un engrenage auquel il ne pourrait plus échapper. En effet, on allait bientôt assister à la création de deux partis — pour ne pas dire de deux lignées — de princes khmers rivaux dont l'un, constitué principalement par l'*ubhayorāj* *Padumarājā* (*Âng Nan'*) et ses descendants, allait prendre appui sur les Vietnamiens, et l'autre constitué par une autre branche de princes khmers, allait prendre appui, par réaction et par nécessité, sur les Siamois. Ce qui allait amener les dirigeants cambodgiens, dès la fin du xvii^e siècle et au cours des siècles suivants, à s'allier « avec les Annamites pour repousser les Siamois et avec les Siamois » pour se « libérer des Annamites »¹⁴⁶. La grande victime de cette « politique » des gouvernants khmers allait être le Cambodge, qui allait devenir un champ d'affrontements dévastateurs et qui, sous la double étreinte vietnamienne et siamoise, allait voir son intégrité territoriale entamée — la mainmise de Huê sur certains territoires des provinces de *Barea*, *Daung Nay* et *Prei Nokor* (*Bà-rja*, *Đông-nai* et *Gia-đinh*) aura lieu à la suite du décès de l'*ubhayorāj* *Padumarājā* (*Âng Nan'*), après la troisième intervention militaire viêt au Cambodge — son économie ruinée, sa population traumatisée et diminuée.

Au cours de la deuxième intervention militaire vietnamienne au Cambodge, la cour de Huê, qui devait surveiller sa frontière septentrionale, ne s'engagea pas totalement. Par contre elle laissa nombre de ses sujets profiter de la confusion qui régnait dans ce royaume pour s'installer sur des terres khmères et se les approprier,

(145) Voir p. 255 n. 123.

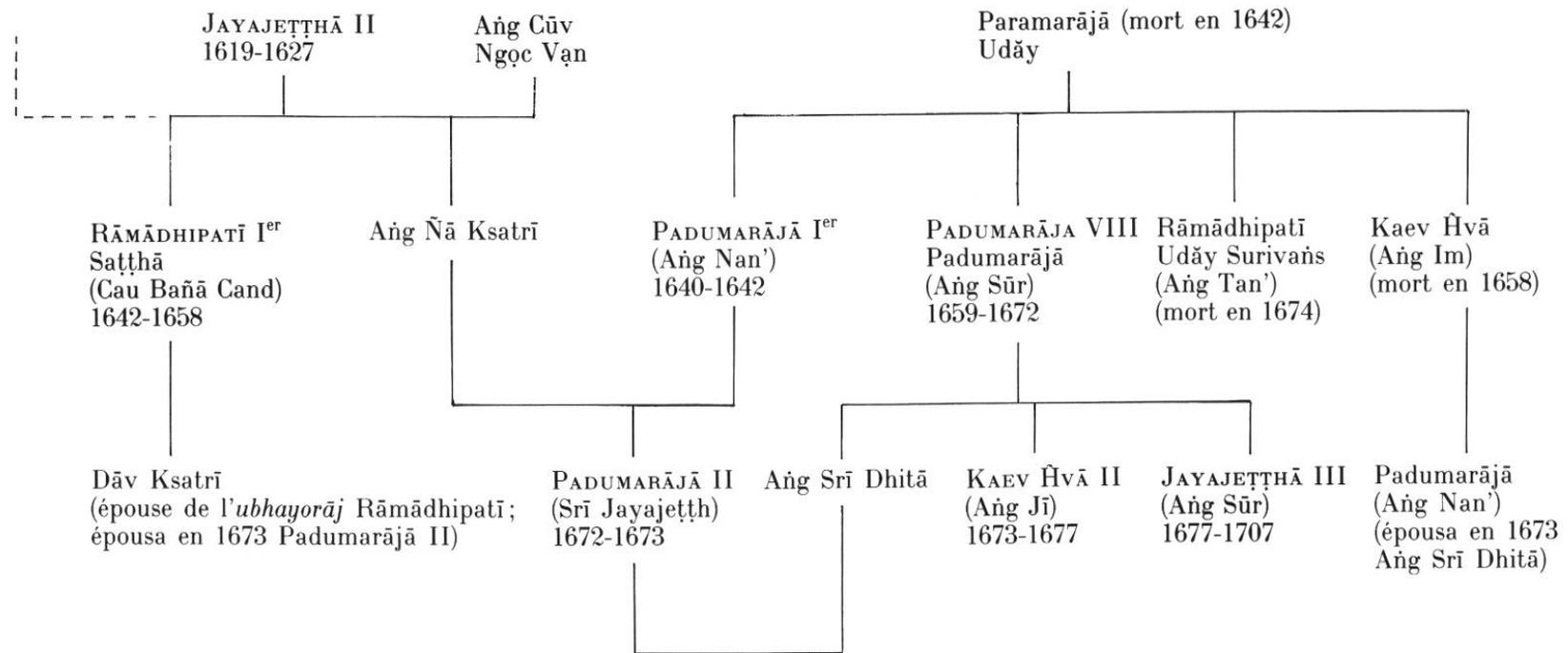
(146) NORODOM SIHANOUK, *La monarchie cambodgienne*, Phnom-Penh, s. d., p. 20.

en espérant que ces Vietnamiens lui fourniraient plus tard un motif pour intervenir à nouveau au Cambodge, comme cela s'était déjà passé au Campā. En agissant ainsi, les Nguyễn ne faisaient que se conformer à ce qu'ont toujours fait les gouvernants vietnamiens au cours de l'histoire : trouver une raison de s'immiscer dans les affaires intérieures des pays limitrophes pour pouvoir d'abord les envahir et les occuper, puis par la suite les soumettre et les annexer. Et nous verrons, en étudiant les interventions militaires vietnamiennes au Cambodge qui firent suite à celle dont on vient de traiter, comment Huê sut exploiter cette présence.

LISTE DES ABRÉVIATIONS

- BEFEO* : Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, Hanoi, Paris.
BSEI : Bulletin de la Société des études indochinoises, Saigon.
ER : Excursions et reconnaissances, Saigon.
EFEO : École Française d'Extrême-Orient.
JA : Journal Asiatique, Paris.
RHCF : Revue de l'histoire des colonies françaises, Paris.
RSEA : Revue du Sud-Est asiatique, Bruxelles.

TABLEAU GÉNÉALOGIQUE



NB : Les titres de roi sont donnés en majuscules ; les autres titres sont des titres princiers.